This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

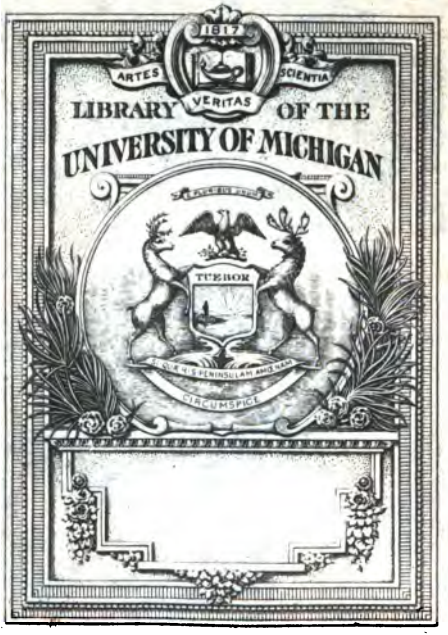
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
Viollet Le Duc.



840.8
R 312

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME V.

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME V.

BIBLIOTHÈQUE 1886 DE G. BOURDIN

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Folk-lore
Nijhoff
2-1-22
25-234

L'AVEUGLE AVARE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Z-19-32 w. 8 15

ACTEURS.

M. SAVONEAU, *Barbier.*

JANNETON, *Fille de M. Savoneau.*

TATONET, *Aveugle demandant l'aumône.*

La Scene eſt dans la rue & dans la boutique de M. Savoneau.

L'AVEUGLE AVARE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. SAVONEAU, *ouvrant ſa boutique.*

Il ne fait pas vilain, ce matin. Eh bien! on diſoit hier au ſoir qu'il pleuvroit. Ah çà, voyons par où je commencerai : ah ! par la perruque de notre voiſin le peintre des boulevards. Où diable eſt-elle ? il me ſemble que je l'avois miſe à un clou. Bon ! la voilà à terre ; pourvu que les rats n'en aient rien mangé. Mettons-la un peu ſur la tête. (*Il la met ſur une tête à perruque, & il l'examine*). Ah ! il n'y a guere que

du toupet de dégarni ; il m'en coûtera ſeulement un peu plus de pommade. (*Il peigne la perruque*). S'il avoit fallu en donner une autre, j'aurois été bien embarraſſé ; car je n'ai, ma foi, pas le ſol. (*Il appelle*). Janneton ? Janneton ? Elle dort encore, au lieu de ſe lever. Janneton ? Janneton ? Voyez ſi elle répondra. Janneton ?

SCENE II.

M. SAVONEAU, JANNETON, *ſans paroître.*

JANNETON.

Mon pere.

M. SAVONEAU.

Eh bien ! eſt-ce que tu n'es pas encore levée, vilaine pareſſeuſe ?

JANNETON.

Tout-à-l'heure.

M. SAVONEAU.

Si je vas te chercher, je te donnerai un coup de peigne dont il te ſouviendra long-tems.

JANNETON.

Ah mon Dieu ! il ne faut pas tant vous fâcher, il n'eſt pas encore ſi tard, & la foire n'eſt pas ſur le pont, apparemment.

M. SAVONEAU.

Ah ! je te ferai raiſonner, il y a une heure que tu devrois être levée ; puiſqu'il va ſonner cinq heures dans un moment.

JANNETON.

Eh bien ! ce n'eſt pas tant que fix.

M. SAVONEAU.

Je ſais bien pourquoi tu as tant d'envie de dormir, & que tu ne me réponds pas.

JANNETON.

Puiſque vous le ſavez, je n'ai que faire de vous l'apprendre.

M. SAVONEAU.

Oui, oui, je le ſais, je te le dirai; mais je ne veux pas que tu dormes pendant ce tems-là.

JANNETON.

Mais qu'eſt-ce que cela vous fait que je dorme, ou non?

M. SAVONEAU.

Et ſi tu dors, qu'eſt-ce qui racommodera ce linge à barbe, en cas qu'il me vienne des pratiques de bonne heure?

JANNETON.

Ils n'auront qu'à vous prêter leur mouchoir.

M. SAVONEAU.

Veux-tu bien finir, & te lever? Je perds patience à la fin.

JANNETON.

Eh bien! nous la ferons afficher.

M. SAVONEAU.

Je m'en vais monter là-haut, & tu verras...

JANNETON.

Ah ! mon Dieu ! mon cher pere, ne vous donnez pas cette peine là.

M. SAVONEAU.

Parle-moi par la fenêtre, je verrai bien ſi tu es levée.

JANNETON, *à la fenêtre, s'habillant.*

Me voilà ! me voilà ! Qu'avez-vous à me dire, voyons ?

M. SAVONEAU.

Que ta conduite me déplaît premiérement, & d'un.

JANNETON.

Et qu'eſt-ce que c'eſt donc que je fais ?

M. SAVONEAU.

Je n'en ſais rien ; mais...

JANNETON.

Eſt-ce que je ne ſuis pas une honnête fille?

M. SAVONEAU.

Une honnête fille n'a pas un amoureux ſans le conſentement de ſon pere, & ne jaſe pas toute la nuit par la fenêtre avec un garçon.

JANNETON.

Eh! qui eſt-ce qui vous a dit cela?

M. SAVONEAU.

On n'a pas eu beſoin de me le dire, je l'ai entendu, & j'ai bien reconnu ſa voix.

JANNETON.

La voix de qui?

M. SAVONEAU.

De Pierre Dumoulin.

JANNETON.

Eh bien! puiſque vous le ſavez,

vous ne ſavez pas tout ; car je vous dirai que je n'en aurai jamais d'autre pour mari.

M. SAVONEAU.

Cela eſt aiſé à dire ; mais...

JANNETON.

Eh pourquoi n'y conſentiriez-vous pas ? il a du bon bien.

M. SAVONEAU.

C'eſt à cauſe de cela que je crois qu'il ſe moque de toi, puiſque tu n'as rien.

JANNETON.

Quand on s'aime, on eſt toujours heureux.

M. SAVONEAU.

Ah ! oui, dis-moi cela à moi, qui avois enlevé ta mere à Vaugirard, & qui avons penſé mourir de faim à Meudon, parce que nous n'avions d'argent ni l'un ni l'autre.

JANNETON.

Mais vous convenez que Pierre Dumoulin en a ; il en aura pour nous deux.

M. SAVONEAU.

Et ſi la mere Dumoulin ne conſent pas qu'il t'épouſe, elle ne lui donnera pas le ſol ; elle aime l'argent, elle.

JANNETON.

Il dit que cela ne lui fait en rien.

M. SAVONEAU.

Oui ; mais cela me fait à moi, & je ne veux pas vous voir dans la miſere le lendemain de votre mariage.

JANNETON.

Mais, mon pere...

M. SAVONEAU.

Si tu veux épouſer Pierre Dumoulin, attends que nous ſoyons aſſez riches pour que ſa mere y conſente.

JANNETON.

Allons, je vois bien que vous voulez que je ſois malheureuſe.

M. SAVONEAU.

Ne pleure pas, habille-toi, & laiſſe-moi rêver à tout cela. (*A lui-même, bas*). Je crains que ces enfans-là ne faſſent quelque ſottiſe; comment faire? Pauvreté n'eſt pas vice; mais la mere Dumoulin n'entendra rien à tout cela. Si j'avois quelque ami à qui je puſſe emprunter... Oui, mais il faut rendre; il n'y a que les mendians à qui on prête tous les jours, & qui ne rendent jamais. Je crois que j'entends un aveugle: cet homme-là eſt aſſurément plus heureux que moi.

SCENE III.

TATONET, M. SAVONEAU.

TATONET.

Je penſe que j'arrive bientôt à la place que j'envie depuis long-tems. (*Il tâte avec ſon bâton. Il s'aſſied ſur une pierre*). M'y voilà. Je ne crois pas que je la rende aiſément. Mais je n'entends rien : eſt-ce qu'il ne ſeroit pas jour ? Ecoutons, l'heure ſonne : deux, trois, quatre. Il n'eſt que quatre heures ; je ne m'étonne pas, perſonne n'eſt levé ; en ce cas-là on ne me verra pas. J'ai envie de compter mon argent, & de le mettre, comme à l'ordinaire, dans la coëffe de mon chapeau.

M. SAVONEAU.

Ah ! ah ! voyons un peu cela.

TATONET.

J'avois, hier au ſoir, cent bons louis d'or. (*Il compte*) dix, vingt, hum ! hum ! les voilà bien tous. J'ai bien imaginé de les mettre dans mon chapeau ; parce que ſi l'on fouille dans ma poche, on n'y trouvera rien. (*Il met ſon chapeau ſur ſa tête*).

M. SAVONEAU.

Et ce coquin-là demande l'aumône avec tout cet argent-là ! Je veux au moins en avoir ma part ; je ne lui ferai aucun tort, puiſqu'il ne s'en ſert pas.

SCENE IV.

TATONET, JANNETON, M. SAVONEAU.

JANNETON.

Mon pere, me voilà. Où eſt ce linge à barbe ?

M. SAVONEAU.

Ecoute-moi, n'as-tu pas là un jupon de laine ?

JANNETON.

Oui, pourquoi faire ?

M. SAVONEAU.

Donne-le moi.

JANNETON.

Il faut donc que je me déshabille.

M. SAVONEAU.

Qu'eſt-ce que cela fait ? Un jupon de plus ou de moins : il ne fait pas froid.

JANNETON.

Non.

M. SAVONEAU.

Et puis, avec ton amour...

JANNETON.

Vous vous moquez de moi. (*Elle lui donne ſon jupon*).

M. SAVONEAU.

Tu verras, tu verras. (*Il paſſe ſes bras dans les fentes des poches du jupon*).

JANNETON.

Qu'eſt-ce que vous faites donc ?

M. SAVONEAU.

Ne t'embarraſſes pas. Donne-moi mon bâton d'épine.

JANNETON.

D'épine ? le voilà.

M. SAVONEAU.

Allons, regarde à préſent. (*Il ſort de ſa boutique, & prend un grand tour, en tâtant le pavé avec ſon bâton*).

TATONET.

J'entends quelqu'un : c'eſt un aveugle auſſi ; s'il alloit vouloir me diſputer ma place. Nous verrons ! nous verrons !

M. SAVONEAU.

Il me ſemble qu'il y a plus loin aujourd'hui de chez nous à ma place, qu'à l'ordinaire.

TATONET.

Oui, oui, ta place.

M. SAVONEAU.

Je ſens que m'y voilà bientôt. Oui, c'eſt ici. (*Il s'aſſied ſur Tatonet*). Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Un chien ? allons, hou ; veux-tu bien t'en aller ?

TATONET.

Non, non ; je ne ſuis pas un chien ; & je ne m'en irai pas.

M. SAVONEAU.

Tu ne t'en iras pas ? Et qui es - tu donc ?

TATONET.

Un aveugle comme toi.

M. SAVONEAU.

Un aveugle comme moi ; je parie que non.

TATONET.

Je te dis que je ſuis aveugle ; & quand je ne le ſerois pas, je ſuis venu le premier, & la place eſt à moi.

M. SAVONEAU.

C'eſt ce que nous allons voir.

TATONET.

Je te donnerai de mon bâton.

M. SAVONEAU.

Et moi je te donnerai du mien partout où je pourrai, je t'en réponds.

TATONET.

Prends garde à toi, je te tiens. Voyons si tu pourras me donner de ton bâton.

M. SAVONEAU.

Je te ferai bien me lâcher. (*Il jette son chapeau à terre, & Tatonet le lâche*).

TATONET.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela? Où eſt mon chapeau? (*Il ſe baiſſe, & Savoneau lui donne un coup de bâton ſur le dos. Tatonet s'écrie*): Ah! coquin! (*Il le frappe ou croit le frapper, & attrape le mur, qui lui fait tomber ſon bâton de la main*).

M. SAVONEAU, *ramaſſant le bâton, crie.*

Ah! je ſuis mort! (*& il rentre chez lui*).

TATONET.

Diantre ! l'aurois-je tué ? Où fuir, & comment ſans bâton ? Allons le long du mur. Je n'entends rien ; il ne peut être mort entiérement du coup, & je l'entendrois ſe plaindre : il s'en eſt allé aſſurément. Cherchons mon chapeau & mon bâton. (*Il cherche à quatre pattes*).

M. SAVONEAU, *bas, à Janneton.*

Tu as bien entendu ; fais ce que je t'ai dit.

JANNETON.

Oui, mon pere.

TATONET, *trouvant le chapeau de M. Savoneau.*

Ah ! voilà mon chapeau. (*Il le met ſur ſa tête*). Eh, mon Dieu, non ; je ſuis volé, ruiné. (*A genoux*). Meſſieurs, Meſdames, n'y a-t-il perſonne de vous aſſez charitable pour rendre à un pauvre aveugle ſon chapeau & ſon bâton qu'il a perdus ?

JANNETON.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous demandez ? Vous avez votre chapeau ſur votre tête.

TATONET.

Et non ! ma chere Demoiſelle.

JANNETON.

Mais croyez-moi, je ne ſuis pas aveugle, je le vois bien.

TATONET.

Oui, Mademoiſelle, j'ai un chapeau ; mais ce n'eſt pas le mien.

JANNETON.

Qu'eſt-ce que cela fait ? il vaut peut-être le vôtre, & vous êtes sûr de ne pas aller nue tête.

TATONET.

Mais, Mademoiſelle, c'eſt qu'il y avoit de l'argent dans mon chapeau.

JANNETON.

Quelques liards, ſans doute? On vous en donnera d'autres.

TATONET.

Eh non! Mademoiſelle.

JANNETON.

Quoi! il y avoit de l'argent blanc?

TATONET.

Non; mais...

JANNETON.

Des pieces de deux ſols, de ſix liards, apparemment.

TATONET.

Eh non! Mademoiſelle; c'étoient des louis d'or.

JANNETON.

Des louis d'or! Allons, vous vous moquez de moi; vous imaginez-vous que je croirai que vous aviez des louis

dans votre chapeau, pour engager les gens qui paſſent à vous faire la charité. Ah ! pardi, en voilà d'une bonne.

TATONET.

Mais on ne les voyoit pas, ils étoient dans une petite poche qui eſt dans le chapeau.

JANNETON.

Attendez donc, combien y en avoit-il ?

TATONET.

Cent. En auriez-vous connoiſſance ?

JANNETON.

Oui, vraiment.

TATONET.

Ah ! ma chere demoiſelle, que je vous aurai d'obligation, ſi vous vouliez me les faire rendre !

JANNETON.

Et que me donnerez-vous ?

TATONET.

Je dirai tous les jours une oraiſon pour vous.

JANNETON.

Cela ne ſuffit pas ; & ſi vous voulez me donner cinquante louis, je vous ferai rendre le reſte.

TATONET.

Non, Mademoiſelle, je veux tout avoir.

JANNETON.

Allons donc, un homme qui demande ſa vie n'a pas beſoin d'avoir tant d'argent ; c'eſt voler les pauvres.

M. SAVONEAU, *dans ſa boutique.*

Oh le vilain avare ! Ne lui faites rien rendre, Mademoiſelle.

TATONET.

Ah ! je vous y forcerai bien ; & je

ne vous laiſſerai pas aller que je n'aie mes cent louis.

JANNETON.

Voulez-vous bien me laiſſer : je vais crier au guet.

TATONET.

Je ne vous lâcherai point.

JANNETON, *criant.*

Au guet ! au guet !

M. SAVONEAU, *avec une petite voix.*

Ah ! voilà M. le commiſſaire. (*Il ſort de ſa boutique*).

TATONET.

Tant mieux. Je m'en vais lui faire ma plainte.

M. SAVONEAU, *d'une voix de commiſſaire.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ce bruit-là ?

JANNETON.

JANNETON.

M. le commissaire, c'est ce vilain aveugle qui veut me retenir de force.

M. SAVONEAU.

Comment, au milieu de la rue ! Allons, allons, je vais le faire mener en prison.

TATONET.

Mais, M. le commissaire, je vous prie de m'écouter.

M. SAVONEAU.

Allons, commencez par lâcher cette fille. (*Il se retourne*). Songez, vous autres, à préparer vos menotes. (*D'une autre voix*). Oui, M. le commissaire.

TATONET.

Mais, M. le commissaire . . .

M. SAVONEAU.

Qu'est-ce que vous avez à dire ? Est-ce qu'on prend comme cela quelqu'un de force ?

TATONET,

Mais, Monſieur, je ſuis volé.

M. SAVONEAU.

Vous avez volé cet aveugle, Mademoiſelle ?

JANNETON.

Non, Monſieur. Il le ſait bien.

TATONET.

Je ne dis pas que ce ſoit elle qui m'ait volé, M. le commiſſaire ; mais elle ſait qui a mon chapeau, que j'ai perdu.

M. SAVONEAU.

Voilà bien du bruit pour un chapeau de perdu.

TATONET.

Il y avoit cent louis dedans ; & elle dit qu'elle me les fera rendre, ſi je veux lui en donner cinquante pour elle.

M. SAVONEAU.

Eſt-il vrai, Mademoiſelle ?

JANNETON.

Oui, Monſieur, j'ai dit cela.

M. SAVONEAU.

Et pourquoi voulez-vous avoir ces cinquante louis ?

JANNETON.

Pour me marier, M. le commiſſaire. Je ne lui ferai point de tort ; il n'en a pas beſoin, puiſqu'il demande l'aumône.

TATONET.

M. le commiſſaire, je l'épouſerai, ſi elle veut me rendre le tout.

M. SAVONEAU.

Qu'avez-vous à dire à cela, Mademoiſelle ?

JANNETON.

Que je ne veux pas épouſer un vilain trucheur comme celui-là.

M. SAVONEAU.

Si ce n'eſt que céla qui vous arrête ; il ne demandera plus l'aumône.

TATONET.

Je ne demanderai plus l'aumône ?

M. SAVONEAU.

Non sûrement. Il n'y a que ceux qui ont un véritable beſoin, à qui il eſt permis de la demander.

TATONET.

Ah ! M. le commiſſaire, je vous demande bien pardon ; mais, au nom de votre bienheureux patron, ce grand ami de Dieu, ne me faites pas ôter la permiſſion de demander l'aumône.

M. SAVONEAU.

A quoi vous déterminez-vous ?

TATONET.

A faire tout ce que vous voudrez, pourvu qu'on me rende mon argent.

M. SAVONEAU.

Allons, cela eſt bon; mais voilà mon clerc. Qu'eſt-ce qu'il y a, M. Pinçon? (*D'une autre voix*). M. le commiſſaire, c'eſt un aveugle qui a été aſſaſſiné par un de ſes camarades, & qui a dit que ce chapeau appartenoit à ſon aſſaſſin.

TATONET (*à part*).

Ah! mon Dieu! que je ſuis malheureux!

M. SAVONEAU, *de la voix du clerc.*

Et il y a cent louis dans ce chapeau. (*Reprenant la voix du commiſſaire*). Qu'eſt-ce que cela veut dire?

JANNETON.

M. le commiſſaire, ce n'eſt pas moi qui vous ai dit qu'il l'avoit tué.

M. SAVONEAU.

Un moment, un moment; ceci devient ſérieux. (*A Tatonet*). Comment vous appellez-vous, mon ami?

TATONET.

George Tatonet, Monſieur.

M. SAVONEAU.

Ecrivez, mon clerc. Reconnoiſſez-vous ce chapeau-là pour avoir été à vous?

TATONET.

Non, Monſieur.

M. SAVONEAU.

Ces cent louis ne vous appartiennent donc pas?

TATONET.

Pardonnez-moi, Monſieur.

M. SAVONEAU.

Mais les cent louis ne vont point

ſans le chapeau ; & il faut que vous preniez le chapeau comme vous appartenant, ſi les cent louis ſont à vous.

TATONET.

Eh bien ! je prendrai auſſi le chapeau, M. le commiſſaire.

M. SAVONEAU.

Puiſque vous reconnoiſſez que le chapeau & les cent louis vous appartiennent, vous voilà convaincu du crime d'avoir aſſaſſiné l'homme qui vient de mourir.

TATONET.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute s'il eſt mort d'un coup de bâton que j'ai donné en l'air.

M. SAVONEAU.

Par le procès-verbal, il eſt dit que c'étoit pour avoir ſa place dans cette rue.

TATONET.

Je ne ſavois pas que ce fût ſa place.

M. SAVONEAU.

Vous n'en ſerez pas moins pendu.

TATONET, *pleurant.*

Je ſerai pendu !

M. SAVONEAU.

Sûrement.

TATONET, *pleurant.*

Ah ! M. le commiſſaire, ne pourriez-vous pas empêcher que ce malheur-là ne m'arrive ?

M. SAVONEAU.

Attendez. Eloignez-vous, vous autres. Ecoutez-moi : l'autre aveugle eſt mort ; abandonnez le chapeau & les cent louis, & l'on écrira dans la dépoſition qu'ils n'étoient pas à vous.

TATONET.

Mais qui les aura ?

M. SAVONEAU.

Cette fille, qui ſavoit que vous aviez tué cet aveugle, & qui n'a pas dépoſé contre vous.

TATONET.

Eſt-ce que ſur ſa dépoſition je ſerois pendu ?

M. SAVONEAU.

Aſſurément.

TATONET.

Mais ſi elle vouloit ſe contenter de cinquante louis.

M. SAVONEAU.

Elle ne pourroit pas ſe diſpenſer de dire que les cinquante autres & le chapeau ſont à vous.

TATONET.

Elle ne ſe pourroit pas ?

M. SAVONEAU.

Non vraiment.

TATONET.

Mademoiſelle, rendez-moi ce ſervice-là, je vous en prie.

JANNETON.

Je ne ſais pas les affaires; & je ne peux faire que ce que M. le commiſſaire dira.

TATONET.

Je vous en donnerai ſoixante.

M. SAVONEAU.

Cela ne ſuffit pas: il faut donner le tout.

TATONET, *pleurant.*

Le tout!

M. SAVONEAU.

Oui; mais on vous rendra votre chapeau.

JANNETON.

Et même votre bâton.

TATONET, *pleurant.*

Mon chapeau & mon bâton !

M. SAVONEAU.

Oui.

TATONET.

C'eſt là tout ce que j'aurai ?

M. SAVONEAU.

Non, vous aurez encore la permiſſion de demander toujours l'aumône.

TATONET.

Allons, ce n'eſt pas tout perdre.

M. SAVONEAU.

Vous donnez ces cent louis à Mademoiſelle ?

TATONET.

Il le faut bien, puiſque je ne peux pas les reprendre ſans être pendu.

JANNETON.

Monſieur, je vous ſuis bien obligée.

M. SAVONEAU.

Adieu, mon ami; une autre fois ſoyez plus ſage.

TATONET.

Ou moins malheureux.

M. SAVONEAU, *à Janneton.*

Nous, allons chez la mere Dumoulin; je ſuis sûr à préſent de ſon conſentement pour que ſon fils t'épouſe, en voyant quelle eſt ta dot. *Ils s'en vont.*

TATONET.

Maudite ſoit l'envie qui m'a pris d'a-

voir cette chienne de place ; je réponds bien de ne jamais paſſer par cette ſorciere de rue tant que je vivrai.

On obtient par adreſſe ce qu'on ne peut obtenir par force.

FIN.

LE CHANOINE DE REIMS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

L'ABBÉ DE LA CRAIE, *Chanoine de Reims.*

M. COLLIGER, *Auteur.*

M. FESTONS, *Décorateur des menus plaisirs.*

Mme. MONIQUE, *Gouvernante de l'Abbé de la Craie.*

ST. PIERRE, *Laquais de M. Feſtons.*

La Scene eſt chez l'Abbé de la Craie à Reims.

LE CHANOINE

DE REIMS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. FESTONS, M. COLLIGER, Mme. MONIQUE.

Mme. MONIQUE.

Meſſieurs, donnez-vous la peine d'entrer & de vous aſſeoir.

M. FESTONS.

Et pourquoi faire ?

Mme. MONIQUE.

M. le chanoine de la Craie va revenir.

M. COLLIGER.

Mais il y a huit jours que vous dites qu'il va arriver; nous venons ici tous les jours, & il n'arrive jamais.

Mme. MONIQUE.

Ah dame! c'eſt qu'il a eu bien des affaires à ſes vignes; mais il eſt revenu.

M. COLLIGER.

Quoi! il eſt à Reims?

Mme. MONIQUE.

Oui, Monſieur, & je lui ai dit que ces Meſſieurs étoient venus le demander bien des fois. Il eſt allé voir un de ces Meſſieurs les chanoines, & il m'a recommandé de l'aller chercher, ſi par haſard ces Meſſieurs revenoient: ainſi aſſeyez-vous.

M. FESTONS.

Eh bien, ne ſoyez donc pas long-temps.

Mme. MONIQUE.

Ah! c'eſt ici tout près dans la rue pavée d'Andouilles (*). C'eſt que M. le chanoine, chez qui eſt le nôtre, a des vignes dans le même canton, qui ne ſont pas ſi bonnes tout-à-fait; mais le vin en eſt pourtant bien bon.

M. COLLIGER.

Allez donc.

Mme. MONIQUE.

Je vous dis cela, parce que ſi vous aviez envie d'en acheter, il y en a encore à vendre, & que M. le chanoine vous en feroit avoir; parce que c'eſt ſon ami depuis long-tems.

M. FESTONS.

Fort bien.

(*) Rue de Reims.

Mme. MONIQUE.

Il n'eſt pourtant pas auſſi âgé ; car il n'étoit pas encore chanoine du temps du ſacre de 1722.

M. COLLIGER.

C'eſt aſſez.

Mme. MONIQUE.

J'y étois moi à ce ſacre ; c'eſt-à-dire, à Reims. Eh ! mon Dieu, tenez, nous avions chez nous un beau Monſieur qui y étoit logé, qui me trouvoit bien gentille. Ah dame ! j'étois plus jeune que je ne ſuis. Mais c'eſt qu'on a tous les ans douze mois, comme vous ſavez. M. le chanoine vous contera tout cela ; car il a plus de mémoire que moi.

M. FESTONS.

Mais ſi vous n'allez pas le chercher, nous nous en allons.

Mme. MONIQUE.

J'en ſerois bien fâchée. Ne vous impatientez pas.

SCENE II.

M. FESTONS, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

C'eſt une terrible choſe que les vieillards avec tous leurs bavardages !

M. FESTONS.

J'aime bien que tu me diſes cela, quand tu n'es venu à Reims avec moi que pour cauſer avec cet abbé de la Craie, & que tu m'as retenu deux jours de plus que je ne voulois pour l'attendre.

M. COLLIGER.

Mais c'eſt qu'il m'eſt important de

voir un homme qu'on m'a dit qui étoit au ſacre, pour faire mon livre du *Recueil des cérémonies.*

M. FESTONS.

Et tu crois qu'à cet âge-là il ſe ſouviendra de tout ce qu'il aura vu ?

M. COLLIGER.

J'en ſuis sûr. Les vieillards n'ont de la mémoire que pour les choſes anciennes, &. ils ſe plaiſent à ſe les rappeller; ils n'oublient pas la moindre circonſtance, ce que les auteurs contemporains négligent trop ſouvent.

M. FESTONS.

Oui; mais s'il te tient trop longtems, je t'avertis que je partirai; je dois rendre compte demain matin de ma beſogne à Paris : je t'ai attendu aſſez.

M. COLLIGER.

Je compte, après cette converſa-

tion, de faire un livre unique ſur cette matiere, & qui fera tomber tous les autres.

M. FESTONS.

Tu ne ſuis que tes idées, & tu ne m'écoutes pas.

M. COLLIGER.

Je t'ai entendu de reſte; je ne te ferai pas attendre.

M. FESTONS.

A la bonne heure.

M. COLLIGER.

Tu ſais bien que je n'ai pas le ſol; ainſi je n'ai pas envie de reſter ici ſans toi.

M. FESTONS.

Ma foi, je n'ai que ce qu'il me faut pour la poſte, & pour payer la dépenſe de notre auberge.

M. COLLIGER.

Tiens, nous allons avoir des nouvelles du chanoine.

SCENE III.

Mme. MONIQUE, M. GOLLIGER, M. FESTONS.

M. COLLIGER.

Eh bien, va-t-il venir M. le chanoine ?

Mme. MONIQUE.

Oui, oui.

M. FESTONS.

Mais quand ?

Mme. MONIQUE.

Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

M. FESTONS.

Avec tout cela le temps ſe perd : vois ſi tu veux revenir avec moi, ou ſi tu veux reſter ici.

M.

M. COLLIGER.

Je ne te demande qu'un quart-d'heure.

M. FESTONS.

Eh bien ! je m'en vais toujours faire préparer les chevaux ; mais après cela je ne retarde plus, je t'en avertis.

SCENE IV.

Mme. MONIQUE, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

Il ſe fait bien attendre M. le chanoine.

Mme. MONIQUE.

Dame, il n'a pas de ſi bonnes jambes que vous ; il ne peut pas aller auſſi vîte, quoiqu'il ſe porte bien.

M. COLLIGER.

Et, il a une bonne mémoire ?

Mme. MONIQUE.

Oh ! il ſe ſouvient de tout, de tout ce qu'il a vu, comme ſi c'étoit d'hier. Mais j'entends quelqu'un.

M. COLLIGER.

On n'a pas ſonné.

Mme. MONIQUE.

Eſt-ce qu'il n'a pas ſa clef ? Tenez, le voilà, c'eſt lui-même.

SCENE V.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme. MONIQUE.

L'ABBÉ.

Meſſieurs, j'ai bien l'honneur de vous ſouhaiter le bon jour,

Mme. MONIQUE.

Il n'y en a qu'un, l'autre s'en eſt allé.

L'ABBÉ.

Ah! je ſuis bien fâché de ne l'avoir pas vu.

M. COLLIGER.

Monſieur...

L'ABBÉ.

Aſſeyez-vous donc, je vous prie. On m'a dit que vous m'attendiez depuis huit jours; je n'en ſavois rien, & puis quand on a des affaires, on ne ſait pas le tems qu'elles vous tiendront.

M. COLLIGER.

J'en ai de bien preſſées, & je voudrois vous demander ſi vous ne pourriez pas me rendre un ſervice intéreſſant?

L'ABBÉ.

Je ferai tout ce que vous voudrez, ou plutôt tout ce que je pourrai; car...

Mme. MONIQUE.

Monſieur, je m'en vais chercher votre robe-de-chambre.

L'ABBÉ.

Vous ferez bien, Mme. Monique.

SCENE VI.

L'ABBÉ, M. COLLIGER.

L'ABBÉ.

Monſieur, je vous demande bien pardon; mais c'eſt qu'à mon âge il faut ſe mettre un peu à ſon aiſe.

M. COLLIGER.

Je ne veux pas vous déranger. On m'a dit, Monſieur, que vous étiez au ſacre de 1722.

L'ABBÉ.

Ah! mon Dieu, oui, j'y étois, &

je puis vous en parler ſavamment ; car il me ſemble que j'y ſuis encore ; cela m'eſt auſſi préſent que de vous voir-là.

M. COLLIGER.

Vous avez une heureuſe mémoire ; & vous pourriez m'aider prodigieuſement dans un ouvrage que je veux faire ſur le ſacre.

L'ABBÉ.

Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer.

M. COLLIGER.

On me l'a bien dit à Paris, que ſi je pouvois cauſer un peu avec vous, je ſaurois les choſes très-exactement, & c'eſt ce qui m'a fait venir.

L'ABBÉ.

Qu'eſt-ce qui peut vous avoir dit cela ?

M. COLLIGER.

M. l'Abbé Dubreuil.

L'ABBÉ.

L'Abbé Dubreuil ? Je ne me rappelle pas bien...

M. COLLIGER.

Cela n'eſt pas néceſſaire, je ſuis très-preſſé...

L'ABBÉ.

Attendez, attendez, j'y ſuis. J'étois étonné de ne me pas ſouvenir de l'Abbé. Oui, c'eſt cela, je me rappelle à préſent... Et tenez, mon frere avoit été fort amoureux de ſa grand'mere ; il a même penſé à l'épouſer.

M. COLLIGER.

Tout cela ne fait rien.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, je voulois vous faire voir que je ne l'avois pas oublié.

SCENE VII.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme. MONIQUE.

Mme. MONIQUE, *apportant la robe-de-chambre de l'Abbé.*

Allons, M. le chanoine, voulez-vous mettre votre robe-de-chambre ?

L'ABBÉ.

Sans doute, ſans doute. Vous permettez, Monſieur ? (*Il met ſa robe-de-chambre*).

M. COLLIGER (*à part*).

Je n'aurai jamais le temps de rien ſavoir de ce que je veux.

Mme. MONIQUE.

Bon, j'ai oublié votre bonnet de nuit.

L'ABBÉ.

Je n'en ai que faire.

Mme. MONIQUE.

Vous ne voulez donc plus rien ?

L'ABBÉ.

Non, non.

Mme. MONIQUE.

Allons, je m'en vais penſer à mon dîner.

SCENE VIII.

M. COLLIGER, L'ABBÉ.

M. COLLIGER (*à part*).

Je meurs d'impatience.

L'ABBÉ.

Vous devriez dîner avec moi, Mon-

ſieur; on cauſe mieux le verre à la main.

M. COLLIGER.

Je ne le puis pas; je ſuis très-preſſé de partir pour Paris.

L'ABBÉ.

Je vous aurois fait boire du vin de quarante trois. Je ne crois pas qu'il y en ait de pareil.

M. COLLIGER.

Je vous ſuis très-obligé, M. l'Abbé; mais, je vous en prie, allons au fait.

L'ABBÉ.

C'eſt tout ce qui s'eſt paſſé au ſacre que vous voulez ſavoir?

M. COLLIGER.

Oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

Tenez, il me ſemble que j'y ſuis.

Vous ſavez que cela dure pluſieurs jours ?

M. COLLIGER.

Oui, oui.

L'ABBÉ.

Attendez, reprenons de la veille du premier jour. Qu'eſt-ce que nous fîmes ?... Qu'eſt-ce que nous fîmes ? Ah ! nous nous aſſemblâmes tous, ce que nous étions de chanoines.

M. COLLIGER.

Fort bien.

SCENE IX.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme. MONIQUE, ST. PIERRE, *en bottes.*

Mme. MONIQUE, *à M. Colliger.*

C'eſt vous, Monſieur, qu'on demande.

M. COLLIGER.

Ah ! St. Pierre, je m'en vais dans un moment. Prie M. Feſtons de m'attendre encore un inſtant.

ST. PIERRE.

Monſieur, il m'a dit de vous dire que ſi je ne vous ramenois pas avec moi, il partiroit ſur le champ.

L'ABBÉ.

Où voulez-vous donc aller ?

M COLLIGER.

A Paris, avec un Monſieur qui m'a amené ici ſeulement pour vous voir.

L'ABBÉ.

Cela eſt bien honnête.

M. COLLIGER.

Et pour m'inſtruire de ce que je viens de vous demander.

L'ABBÉ.

Mais ſi vous partez, vous ne le ſaurez pas.

M. COLLIGER.

Eh vraiment non ! c'eſt là ce qui me déſeſpere.

L'ABBÉ.

Il ne faut pas vous déſeſpérer pour cela, nous trouverons quelque occaſion plus favorable.

M. COLLIGER.

Il n'y en a pas dont je puiſſe mieux

profiter, pour des raiſons que je ne peux pas vous dire.

L'ABBÉ.

Attendez, attendez; laiſſez partir Monſieur votre ami.

M. COLLIGER.

Comment! cela ne ſe peut pas.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi; le doyen part à trois heures après midi; il cherchoit quelqu'un pour lui tenir compagnie. Il ſera charmé de voyager avec vous.

M. COLLIGER.

Vous le croyez?

L'ABBÉ.

J'en ſuis sûr.

M. COLLIGER.

Il n'y a perſonne?

L'ABBÉ.

Non, je le quitte, & je vais lui envoyer Dame Monique, pour lui dire que je lui ai trouvé un compagnon de voyage.

M. COLLIGER.

Mais c'eſt que...

L'ABBÉ.

Il ne vous en coûtera pas un ſol encore; voilà le meilleur.

M. COLLIGER.

Vous m'en répondez.

L'ABBÉ.

Sûrement.

M. COLLIGER.

Allons. St. Pierre, dis à M. Feſtons qu'il peut s'en aller.

ST. PIERRE.

Je m'en vais le lui dire. Vous n'avez pas beſoin que je vous laiſſe votre ſac de nuit?

L'ABBÉ.

Non, non; le doyen va tout de ſuite ſans s'arrêter.

ST. PIERRE.

En ce cas-là, j'aurai ſoin de toutes vos affaires.

M. COLLIGER.

Je t'en ſerai obligé, St. Pierre.

SCENE X.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme. MONIQUE.

L'ABBÉ.

Ecoutez, Mme. Monique.

Mme. MONIQUE.

Oui, M. le chanoine.

L'ABBÉ.

Allez-vous-en, de ma part, chez le doyen; vous lui direz que j'ai un compagnon de voyage à lui donner, que je le prie de le prendre ici en paſſant; c'eſt ſon chemin.

Mme. MONIQUE.

Eſt-ce aujourd'hui ?

L'ABBÉ.

Oui, c'eſt Monſieur qui s'en va à Paris avec le doyen.

Mme. MONIQUE.

Ah ! j'entends; allons, j'y vais.

SCENE XI.

M. COLLIGER, L'ABBÉ.

M. COLLIGER (*à part*).

J'apprendrai donc enfin ce que je veux ſavoir.

L'ABBÉ.

Ah çà ! où en étions-nous ?

M. COLLIGER.

A la veille du ſacre.

L'ABBÉ.

Ah ! oui : nous nous aſſemblâmes tous chez le doyen, la veille, pour délibérer ſur ce que nous avions à faire. Ce n'étoit pas le doyen d'à-préſent ; mais c'étoit un bon vivant, qui faiſoit la meilleure chere du monde ; je m'en ſouviens comme ſi j'y étois, il nous donna un dîner excellent.

M. COLLIGER.

Suppoſons le dîner fini.

L'ABBÉ

Un moment. Tenez, il me ſemble que je vois le dîner. Nous avions deux potages ſucculens : le doyen aimoit le potage, il me ſemble que je le vois là à le manger ; car c'étoit ici, cette maiſon lui appartenoit. Il y avoit à côté de lui le chanoine Long-Brun, qui étoit maigre & ſec ; mais qui buvoit bien du vin.

M. COLLIGER.

Cela n'eſt pas néceſſaire à ſavoir pour...

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, c'eſt pour vous prouver que ma mémoire eſt fidelle. A chaque bout de la table il y avoit des côtelettes de veau. Le chanoine Gabart en mangea ſept à lui ſeul, & Raclart onze ; il me ſemble que je les

vois tous deux boire & manger. Gobart avoit une bonne trogne ; & comme il rioit toujours quand il avoit la bouche pleine, & qu'il parloit, il ne faiſoit pas bon être de ſes voiſins. Ce même jour, le chanoine Blondinau s'en plaignit beaucoup, il étoit dans une colere qui nous fit bien rire ; il me ſemble que je le vois. (*Il rit long-temps*).

M. COLLIGER (*à part*).

Quel homme ! quel homme ! Il ne finira jamais !

L'ABBÉ.

Je vais par ordre, comme vous voyez.

M. COLLIGER.

Que trop.

L'ABBÉ.

Enfin, le dîner fut très-gai, & nous bûmes que c'étoit un plaiſir ! Je me ſouviens d'un vin blanc, dont les vignes ont été gelées depuis ; il me ſemble que je le bois encore. Ce qui nous fâcha

beaucoup, c'eſt que Gobart en caſſa une bouteille avec un tire-bouchon qu'il avoit acheté la veille à Montmirel.

M. COLLIGER.

Mais, Monſieur l'Abbé...

L'ABBÉ.

Vous voyez ſi j'ai la mémoire bien préſente.

M. COLLIGER.

Oui, mais paſſons à ce qui m'amene.

L'ABBÉ.

Ah! oui, cela eſt juſte : j'y viens. Je ne ſais ſi je vous ai dit tout ce que nous avions à dîné ?

M. COLLIGER.

Oui, tout.

L'ABBÉ.

Bien exactement ?

M. COLLIGER.

Je vous dis que oui.

L'ABBÉ.

Je ne ne vous ai pas parlé d'un mouton de Beauvais, qui étoit excellent, & que mon frere m'avoit envoyé. Il étoit chanoine à Beauvais, & d'une taille ! Il avoit près de six pieds ; & comme il atteignoit à tout facilement, on l'appelloit le chanoine Longbras.

M. COLLIGER.

Mais vous voyez bien que vous me menez à Beauvais, quand il n'est question que de ce qui s'est passé à Reims.

L'ABBÉ.

C'est pour vous prouver ma mémoire & mon exactitude.

M. COLLIGER.

Oui ; mais je ne sais encore rien Passez à la fin du repas.

L'ABBÉ.

Cela eſt bien aiſé à dire; je n'ai pas encore eu le tems de rien manger. J'avois pourtant une bonne perdrix ſur mon aſſiette ; il me ſemble que je la vois encore ; mais puiſque vous le voulez, il n'y avoit que ſix heures que nous étions à table, lorſque l'on ſervit le deſſert. Il étoit beau ! dans le milieu il y avoit un jambon...

M. COLLIGER.

Ah ! je vous en prie....

L'ABBÉ.

Vous ſerez étonné du jambon au deſſert ; mais c'étoit notre uſage dans ce tems-là, parce que cela fait boire. Celui-là étoit bien ſallé ; il me ſemble que je le vois encore.

M. COLLIGER.

Ah ! je vous en prie, ſortez de table.

L'ABBÉ.

Bon ! vous n'y êtes pas. Tout en bu-

vant, le doyen dit : Meſſieurs, ſi nous parlions un peu de nos affaires, nous n'avons pas beaucoup de tems, c'eſt demain, & nous n'avons encore rien délibéré. Eh bien ! buvons un coup, dit le chanoine Ventrin. Je ne vous ai pas encore parlé de lui, je crois ? Il étoit gros comme un orme qu'il y avoit dans la cour du doyen, qui étoit vieux comme le monde ; c'eſt moi-même qui l'ai meſuré, il me ſemble que j'y ſuis encore.

M. COLLIGER.

Dites, enfin que fîtes-vous ?

L'ABBÉ.

Nous délibérâmes que nous nous rendrions à l'égliſe le lendemain à cinq heures du matin. Gobart dit : Meſſieurs, le tems avance ; ſi vous m'en croyez, nous ſouperons enſemble, & tout en buvant nous arriverons à cinq heures du matin ; je l'entends encore. Nous ordonnons le ſouper.

M. COLLIGER.

J'eſpere que vous m'en ferez grace.

L'ABBÉ.

Il étoit pourtant bien bon ! il me ſemble que j'y ſuis encore. Nous envoyons chercher nos aumuces. La mienne ſe trouva brûlée d'un côté, parce que ma gouvernante, qui étoit endormie, la laiſſa tomber dans le feu; mais en mettant le brûlé en dedans, cela ne s'appercevoit pas. Vous voyez que je me ſouviens de tout.

M. COLLIGER.

De tout ce qui eſt inutile.

L'ABBÉ.

Cinq heures ſonnent, nous buvons un coup, & nous nous mettons en marche; nous arrivons à l'égliſe. Nous trouvons à la porte un Cent-Suiſſe qui avoit une belle mouſtache; il me ſemble que je le vois encore : Où allez-vous, Meſſieurs, nous dit-il ? Nous allons

allons dans l'égliſe. Vous n'avez point de place ici, Meſſieurs... Ah ! ah ! celui-là eſt plaiſant ! Vous ne nous connoiſſez pas, apparemment ?... Vous n'entre pas par ici. Allons, marche.

M. COLLIGER.

Comment ! vous ne pûtes pas entrer ?

L'ABBÉ.

Attendez donc. Nous nous regardâmes tous en riant ; il me ſemble que j'y ſuis encore. Ventrin dit : Meſſieurs, ſi vous m'en croyez, nous irons nous coucher ; ſi l'on a beſoin de nous, on viendra nous chercher.

M. COLLIGER.

Quoi ! les chanoines ne ſont pas entrés ?

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, par une autre porte ; il me ſemble que j'y ſuis encore.

M. COLLIGER.

Allons, vous allez donc me dire ?...

L'ABBÉ.

J'eus une indigeſtion qui m'obligea de retourner chez moi, & j'ai été malade pendant huit jours; je m'en ſouviens comme ſi j'y étois encore.

M. COLLIGER.

Et vous m'avez retenu pour ne m'apprendre que cela ?

L'ABBÉ.

Ecoutez donc : ſi vous n'admirez pas ma mémoire au bout d'un tems ſi conſidérable, je ne ſais pas ce que vous voulez.

M. COLLIGER.

Je ſerois parti...

L'ABBÉ.

Et vous partirez tout de même. Tenez, voilà Mme. Monique.

SCENE XII.

L'ABBÉ, Mme. MONIQUE, M. COLLIGER.

L'ABBÉ.

Eh bien ! Mme. Monique, le doyen ?

Mme. MONIQUE.

Il eſt parti, M. le chanoine.

M. COLLIGER.

Il eſt parti ?

Mme. MONIQUE.

Oui, avec un autre Monſieur ; je l'ai vu monter en chaiſe.

M. COLLIGER.

Il faut que je ſois bien malheureux ! M. l'abbé, vous êtes cauſe que je ſuis dans le plus grand embarras.

L'ABBÉ.

Mais nous trouverons peut-être une autre occaſion.

M. COLLIGER.

Eh non, Monſieur, je vous remercie; je vais voir moi-même ce que je pourrai devenir.

L'ABBÉ.

Attendez donc.

M. COLLIGER.

Adieu, adieu.

SCENE XIII, & *derniere.*

L'ABBÉ, Mme. MONIQUE.

Mme. MONIQUE.

Pourquoi donc eſt-il ſi fort en colere, ce Monſieur?

L'ABBÉ.

Je n'en ſais rien. J'admire pourtant ma mémoire ; je l'ai entretenu pendant plus d'une heure, j'ai beſoin de boire un coup.

Mme. MONIQUE.

Allons, venez, M. le chanoine ; mais une autre fois ne parlez pas tant ſans boire.

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je ferai, je vous en réponds bien.

Promettre eſt un, & tenir eſt un autre.

FIN.

LE SOT HÉRITIER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE PRECINAT.

Mlle. DE PRECINAT, *Fille de M. de Précinat.*

M. D'ALVIN.

M. BERNIQUET.

LA FRANCE, *Laquais de M. d'Alvin.*

La Scene eſt chez M. de Précinat.

LE SOT HÉRITIER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN.

M. D'ALVIN.

Monſieur votre pere eſt-il ſorti ?

Mlle. DE PRECINAT.

Non, je crois qu'il eſt dans ſon cabinet. Pourquoi me demandez-vous cela ?

M. D'ALVIN.

C'eſt que j'ai entendu hier M. Bernicquet...

Mlle. DE PRECINAT.

Ce ſot dont l'oncle, qui étoit ami de mon pere, vient de mourir?

M. D'ALVIN.

Lui-même. Il diſoit à quelqu'un, qu'il avoit affaire à M. de Précinat aujourd'hui.

Mlle. DE PRECINAT.

Eh bien?

M. D'ALVIN.

Vous ſavez qu'il eſt amoureux de vous?

Mlle. DE PRECINAT.

Cela eſt fort inutile, je vous le jure; hors vous, je n'épouſerai jamais perſonne.

M. D'ALVIN.

Cette assurance m'enchante ; mais elle ne m'ôte pas toutes mes craintes.

Mlle. DE PRECINAT.

Et quelles craintes pouvez-vous avoir ?

M. D'ALVIN.

Que M. Berniquet ne veuille vous obtenir de Monsieur votre pere, & que le bien dont il vient d'hériter ne le tente ; voilà tout ce que je voudrois savoir ; & pour cela, il faut que j'entende leur conversation.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous pourriez vous cacher dans ce cabinet.

M. D'ALVIN.

C'est ce que j'ai envie de faire.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais quels moyens prendrez-vous pour détourner mon pere de ce dessein ?

M. D'ALVIN.

Nous verrons. J'eſpere que mon amour m'inſpirera quand je ſerai au fait de leurs projets.

Mlle. DE PRECINAT.

Peut-être auſſi nous allarmons-nous trop légérement.

M. D'ALVIN.

Je le voudrois; mais la crainte de vous perdre & le deſir de vous poſſéder ne doivent me faire rien négliger.

Mlle. DE PRECINAT.

J'entends quelqu'un. Entrez dans le cabinet.

M. D'ALVIN.

Allons.

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt la voix de M. Berniquet.

SCENE II.

Mlle. DE PRECINAT, M. BERNIQUET.

M. BERNIQUET, *avant de paroître.*

Oui, oui, par ici; je connois bien la maiſon. Dites-lui de ne me pas faire attendre, car je ſuis bien preſſé.

(*Paroiſſant en noir, avec des pleureuſes*).

Ah! Mademoiſelle, c'eſt vous! cela n'eſt pas malheureux; je ne m'ennuierai pas d'attendre Monſieur votre pere?

Mlle. DE PRECINAT.

En vérité, vous me faites peur avec cet habillement-là.

M. BERNIQUET.

Je compte pourtant qu'il vous fera bien rire.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous voulez que je rie de ce que Monsieur votre oncle est mort ? Vous me croyez donc un bien mauvais cœur ?

M. BERNIQUET.

Tout au contraire.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ? que voulez-vous dire ?

M. BERNIQUET.

Vous le devinez bien ; mais vous faites semblant de rien.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne vous entends pas.

M. BERNIQUET.

Eh bien ! tenez, ce que vous me dites là fait que je vous trouve encore plus charmante, parce que, moi, j'aime que les demoiselles aient de la pudeur. J'ai peut-être tort ; mais voilà comme je suis.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me tenez là des propos fort étranges.

M. BERNIQUET.

Cela n'eſt pas étonnant, puiſque je ſuis un étranger qui n'eſt pas de Paris. Je croyois, en y arrivant, qu'on n'y entendroit pas la langue que nous parlons à Béthune; mais on m'a entendu tout de ſuite : il n'y a que vous qui ne voulez pas m'entendre.

Mlle. DE PRECINAT.

Cela eſt bien vrai.

M. BERNIQUET.

Cependant je vous entends bien, moi; je n'ai pourtant pas plus d'eſprit que vous, du moins à ce que je crois.

Mlle. DE PRECINAT.

Il eſt bien flatteur que vous vouliez bien m'en trouver un peu.

M. BERNIQUET.

Moi, j'en trouve toujours aux demoiſelles qui ſont jolies, je ne ſais pas pourquoi; c'eſt, je penſe, parce qu'elles font un certain plaiſir qui vous réveille le cœur.

Mlle. DE PRECINAT.

Et vous croyez donc leur faire ce plaiſir-là, vous?

M. BERNIQUET.

Eh! mais à votre avis; c'eſt à moi à vous faire cette demande; je ne vous en parle pas encore, & j'ai des raiſons pour cela.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ne voulez pas me les dire?

M. BERNIQUET.

Non, Mademoiſelle, parce que je ſuis diſcret, on m'a élevé à cela. Quand j'étois petit, il y avoit un Monſieur

qui venoit toujours voir ma mere, quand mon pere étoit ſorti, & on me diſoit : petit garçon, ſi vous dites que M. Guemechon eſt venu ici, vous aurez le fouet ; & moi qui avois peur de l'avoir je ne diſois rien, & je me ſuis habitué comme cela à ne dire que ce qu'il faut.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais vous m'avez pourtant dit que j'étois jolie.

M. BERNIQUET.

Ah ! mais dame, cela n'eſt pas un ſecret, puiſque tout le monde le voit ; mais je ne vous dis pas ce qui s'enſuit.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais ſi je le devine, me le direz-vous ?

M. BERNIQUET.

Cela ne ſera plus néceſſaire, puiſque vous le ſaurez auſſi-bien que moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne ſuis pas auſſi diſcrette que vous, moi ; car ſi vous voulez je vous dirai mon ſecret.

M. BERNIQUET.

Je ne demande pas mieux que de le ſavoir, quoique je m'en doute ; mais dites toujours.

Mlle. DE PRECINAT.

Retenez bien cela.

M. BERNIQUET.

Oh ! j'ai bonne mémoire.

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt que je ne veux pas me marier.

M. BERNIQUET.

Ah ! oui, comme je vous croirai ! Les filles diſent toujours cela ; mais

quand on les marie, elles en ſont bien aiſes.

Mlle. DE PRECINAT.

Tenez, voici mon pere, vous pouvez le lui aſſurer.

M. BERNIQUET.

Ah! que je m'en donnerai bien de garde. A d'autres, je ne ſuis pas ſi bête.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous pouvez compter pourtant que rien n'eſt plus vrai. (*Elle ſort*).

SCENE III.

M. DE PRECINAT, M. BERNIQUET.

M. DE PRECINAT.

Je vous ai attendu toute la *journée* pour parler de notre mariage, M. Berniquet.

M. BERNIQUET.

Moi, je vous en ai parlé hier au ſoir, dès que mon grand-oncle a été mort, & j'ai eu bien des affaires depuis, parce que l'enterrement ſera pour ce ſoir. Si vous ſaviez tout le noir que j'ai acheté !

M. DE PRECINAT.

Cela eſt tout ſimple ; vous héritez aſſez pour cela. Vous avez vu ſans doute le teſtament ?

M. BERNIQUET.

Oh ! pour cela oui, je l'ai vu comme je vous vois.

M. DE PRECINAT.

Eh bien ! il vous donne tout, votre oncle ?

M. BERNIQUET.

Oui, comme à ſon plus proche héritier ; & il n'y a que moi.

M. DE PRECINAT.

Il n'a jamais eu d'autres parens ?

M. BERNIQUET.

Il avoit un frere ainé en Amérique ou en Afrique ; c'eſt la même choſe, je crois.

M. DE PRECINAT.

Pas tout-à-fait. Et ce frere eſt donc mort ?

M. BERNIQUET.

Il y a bien long-tems : c'étoit un

mauvais ſujet, il tuoit tout le monde; voilà pourquoi on l'avoit envoyé bien löin.

M. DE PRECINAT.

Vous devez hériter de plus de cent mille écus?

M. BERNIQUET.

Oui, le notaire me l'a dit, & c'eſt un habile homme; car il a lu le teſtament tout courant comme ſi c'eût été de la moulée.

M. DE PRECINAT.

Vous ne l'avez donc pas lu, vous?

M. BERNIQUET.

Moi! j'en aurois été bien fâché; c'eſt une écriture de chicane. Ah! pardi, à moins que ce ne ſoit de l'imprimé, je ne vais pas me caſſer la tête à tout cela.

M. DE PRECINAT.

Votre oncle a dans Paris trois mai-

ſons de ma connoiſſance, qui rapportent plus de douze mille francs.

M. BERNIQUET.

Oui; mais vous ne comptez pas ſes quatre caſſerolles d'argent, ſon plat à barbe, un huilier, & puis des ſalieres; enfin, tout plein de choſes que j'ai oubliées, & qui ſont plaiſir à voir.

M. DE PRECINAT.

Ce ne ſont pas là de grands effets.

M. BERNIQUET.

Les caſſerolles ſont bien grandes.

M. DE PRECINAT.

Enfin, vous héritez de tout cela?

M. BERNIQUET.

Oui, & Mademoiſelle votre fille auſſi, puiſque j'en ſuis amoureux, & que vous me la donnez en mariage.

M. DE PRECINAT.

Sans doute.

M. BERNIQUET.

Mon grand-oncle, à qui j'en avois parlé, n'y vouloit pas conſentir : je vous le dis à préſent qu'il eſt mort, parce que je ne le crains plus. Il n'y a que M. d'Alvin que je crains.

M. DE PRECINAT.

Comment ?

M. BERNIQUET.

Oui, il loge ici ; il pourroit être amoureux de Mademoiſelle votre fille. Je ſuis malin, moi, je devine cela.

M. DE PRECINAT.

Bon ! c'eſt ſon couſin.

M. BERNIQUET.

C'eſt ſon couſin ? je ne ſavois pas cela. Cela fait une différence.

M. DE PRECINAT.

Et puis il n'eſt pas ſi riche que vous.

M.

M. BERNIQUET.

Oh ! je ſuis un bon parti, moi, avec mes caſſerolles & mon baſſin à barbe d'argent.

M. DE PRECINAT.

Je vous le dis, ne craignez rien ; & puis je parlerai à ma fille, pourvu que vous ne changiez pas d'avis.

M. BERNIQUET.

Moi, changer d'avis ! pour qui me prenez-vous ? ſavez-vous que je ſuis capable de vous ſigner un dédit, pour vous raſſurer ?

M. DE PRECINAT.

Vous entendez donc les affaires ?

M. BERNIQUET.

Comme ceux qui les font, je vous en réponds. Comment aurois-je vécu depuis que je ſuis à Paris ſans cela ? mon oncle ne me donnoit rien.

M. DE PRECINAT.

Et comment avez-vous fait ?

M. BERNIQUET.

Comme tous les autres : j'ai emprunté tant que j'ai pu, parce que je disois : j'hériterai bientôt, & il faut que je fasse figure.

M. DE PRECINAT.

Et combien devez-vous ?

M. BERNIQUET.

J'ai fait six billets, qui montent... attendez ; trois cent, cinq cent, mille & puis cinquante louis, avec vingt-cinq.

M. DE PRECINAT.

Tout cela ce sont des louis ?

M. BERNIQUET.

Non, il y a des francs ; cela fait en

tout trois mille ſix cent francs que je dois.

M. DE PRECINAT.

C'eſt beaucoup pour un an.

M. BERNIQUET.

Il y a treize mois bien comptés. Ainſi je dis donc, ſi vous voulez, je vais ſigner un dédit ; mais il faut que je me dépêche à cauſe de l'enterrement de mon grand-oncle, qui va ſe faire bientôt.

M. DE PRECINAT.

Je veux y aller auſſi, ſi je le peux.

M. BERNIQUET.

Eh bien ! je vous ferai la révérence.

M. DE PRÉCINAT.

Allons, paſſons dans mon cabinet.

SCENE IV.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN.

M. D'ALVIN.

Ils ſont ſortis, je crois ?

Mlle. DE PRECINAT.

Oui.

M. D'ALVIN.

J'ai tout entendu. Ce que je craignois eſt vrai ; mais il m'eſt venu une idée dont je me promets le plus grand ſuccès.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me le direz.

M. D'ALVIN.

Je n'ai pas un moment à perdre pour l'exécuter ; mais ce qu'il eſt eſſentiel que vous faſſiez, c'eſt lorſque M. de

Précinat viendra vous proposer d'épouser M. Berniquet, de lui dire naturellement ce que vous pensez.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ! que je n'y consentirai point ?

M. D'ALVIN.

Oui.

Mlle. DE PRECINAT.

Et que je n'épouserai jamais que vous ?

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous plaisantez ?

M. D'ALVIN.

Non, je vous le jure ; parce que dès que le mariage de M. Berniquet sera manqué, il ne faut pas laisser croître un nouvel obstacle.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais expliquez-moi comment ce mariage manquera.

M. D'ALVIN.

J'entends M. votre pere ; je ne ferai pas long-tems ſans revenir & ſans vous apprendre ce que vous voulez ſavoir.

SCENE V.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT.

M. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce qui ſort d'avec vous ?

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt mon couſin.

M. DE PRECINAT.

Tant mieux ; car j'ai à vous parler.

Mlle. DE PRECINAT.

Je voudrois bien que ce fût ſur une choſe que je deſire.

M. DE PRECINAT.

Mais cela pourroit être ; car il eſt queſtion de vous marier.

Mlle. DE PRECINAT.

Ah ! mon pere, vous voulez vous moquer de moi.

M. DE PRECINAT.

Non, & mon gendre ſort d'ici dans l'inſtant.

Mlle. DE PRECINAT.

Dans l'inſtant ? Je craignois que vous ne déſapprouvaſſiez notre amour.

M. DE PRECINAT.

Vous vous aimez ?

Mlle. DE PRECINAT.

Oui, mon pere.

M. DE PRECINAT.

Il ne m'a pas dit cela.

Mlle. DE PRECINAT.

Nous avions bien réſolu de vous en parler, & nous ne l'avons jamais oſé.

M. DE PRECINAT.

Mais il m'en a parlé, lui; & tout eſt conclu. Il avoit bien quelque inquiétude; il craignoit que tu n'en aimaſſes un autre.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment peut-il douter de mon cœur?

M. DE PRECINAT.

Je l'ai raſſuré, en lui diſant que d'Alvin eſt ton couſin.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment! à qui?

M. DE PRECINAT.

A M. Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que cela lui fait, que j'aime M. d'Alvin, & qu'il m'épouſe ; de quoi ſe mêle-t-il ?

M. DE PRECINAT.

Mais c'eſt lui qui t'épouſe.

Mlle. DE PRECINAT.

Oui, M. d'Alvin.

M. DE PRECINAT.

Non, M. Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere, je n'épouſerai jamais que M. d Alvin.

M. DE PRECINAT.

Et moi je vous dis que vous épouſerez M Berniquet.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne le crois pas ; vous ne me ſacrifierez pas à un ſi ſot homme.

M. DE PRECINAT.

Il eſt fort riche.

Mlle. DE PRECINAT.

La richeſſe ne me fait rien.

M. DE PRECINAT.

Je ne vous conſulterai point.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ne me marierez pas de force, aſſurément ; je vous connois.

M. DE PRECINAT.

De force ou de gré, vous vous marierez à ma fantaiſie, voilà de quoi je vous puis aſſurer. J'ai un dédit de M. Berniquet ; c'eſt une précaution que j'ai priſe, parce que c'eſt un excellent parti.

Mlle. DE PRECINAT.

Moi, je le trouve très-mauvais, & vous pouvez lui rendre ſon dédit.

M. DE PRECINAT.

Voilà ce que je ne ferai assurément pas, au contraire ; car je vais dès ce moment faire dresser le contrat.

Mlle. DE PRECINAT.

Je ne signerai jamais.

M. DE PRECINAT, *s'en allant.*

Nous verrons.

SCENE VI.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN.

Mlle. DE PRECINAT.

Je viens de faire tout ce que vous m'avez dit ; j'ai assuré mon pere que je n'épouserai jamais que vous.

M. D'ALVIN.

Cela est à merveilles.

Mlle. DE PRECINAT.

Oui ; mais mon pere n'en va pas moins chez ſon notaire pour lui faire faire le contrat de mariage de M. Berniquet avec moi.

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien. J'ai engagé quatre de mes amis à prendre des habits de deuil & de longs manteaux, & de ſe mettre à l'enterrement avant M. Berniquet ; il ſera confondu de voir des héritiers qu'il n'attendoit pas, & qui ſe diront les plus proches parens.

Mlle. DE PERCINAT.

Il faudra qu'ils prouvent qu'ils ſeront les vrais héritiers.

M. D'ALVIN.

S'il ne le croit pas, on le chicanera ; en lui faiſant des oppoſitions au teſtament ; par ce moyen nous gagnerons du tems.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais la vérité ſe découvrira.

M. D'ALVIN.

Pas d'abord. Le grand oncle de Berniquet peut avoir eu des enfans en Amérique ou en Afrique, comme il dit.

Mlle. DE PRECINAT.

Il croit donc que c'eſt la même choſe?

M. D'ALVIN.

Oui vraiment. Pour lors nous verrons ce que fera M votre pere, s'il attendra que le procès ſoit intenté, s'il ne croira pas Berniquet un homme tout au moins mal inſtruit ſur ſa parenté D'ailleurs, il faut de l'argent pour ſuivre un procès; & les apparences étant contre Berniquet, il ne lui en prêtera pas.

Mlle. DE PRECINAT.

Votre idée eſt excellente; car ce n'eſt

que comme unique héritier que ce mariage avoit tenté mon pere.

M. D'ALVIN.

Sans doute.

Mlle. DE PRECINAT.

Vos amis auront-ils été assez tôt prêts ?

M. D'ALVIN.

Oui, je les ai vu partir, & c'est ici que je viens attendre le succès de cette entreprise.

Mlle. DE PRECINAT.

Il faudroit que mon pere en fût instruit.

M. D'ALVIN.

Mais s'il est chez son notaire, il les verra passer; ils étoient en marche quand je suis venu ici.

Mlle. DE PRECINAT.

Il seroit important de savoir s'il a continué de faire dresser le contrat.

M. D'ALVIN.

Vous avez raiſon. Comment ferons-nous ? attendez, doit-il revenir ici ?

Mlle. DE PRECINAT.

Je n'en ſais rien.

M. D'ALVIN.

J'attends La France.

Mlle. DE PRECINAT.

Pourquoi faire ?

M. D'ALVIN.

Pour ſavoir la mine qu'aura fait Berniquet, lorſque mes héritiers ſuppoſés auront pris ſa place.

Mlle. DE PRECINAT.

Ah ! fort bien.

M. D'ALVIN.

Sans cela, j'irois chez le notaire ;

qui eſt le mien, & qui me diroit ſi M. votre pere aura été arrêté dans ſon projet.

Mlle. DE PRECINAT.

Allez-y toujours.

M. D'ALVIN.

Mais c'eſt que La France me rendroit compte auſſi d'autres choſes que je lui ai dit de faire, qui ne ſont pas moins eſſentielles.

Mlle. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. D'ALVIN.

Ah ! voici La France.

SCENE VII.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, La FRANCE.

LA FRANCE.

Monsieur.

M. D'ALVIN.

Eh bien ?

LA FRANCE.

M. Berniquet a été d'un étonnement !... J'ai bien ri toujours ; & puis mes camarades qui portoient la queue des manteaux de leurs maîtres se sont bien moqués de lui ; enfin, il étoit furieux. (*Il rit*).

M. D'ALVIN.

Ne ris donc pas.

La FRANCE.

Je n'en puis plus ; mais je vous avertis que M. de Précinat me ſuit.

M. D'ALVIN.

Je vais chez le notaire. As-tu fait ce que je t'avois dit ?

La FRANCE.

Oui, Monſieur, ils vont tous le tourmenter.

M. D'ALVIN.

Cela eſt bon. Voici Monſieur votre pere ; je m'enfuis : je reviendrai bientôt de chez le notaire.

SCENE VIII.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT.

M. DE PRECINAT, *se croyant seul.*

Je ne comprendrai jamais cela; l'oncle de Berniquet ne m'avoit jamais dit qu'il eût d'autres parens.

Mlle. DE PRECINAT.

Vous me paroissez bien affligé de la mort de cet homme-là.

M. DE PRECINAT.

Il est vrai.

Mlle. DE PRECINAT.

Mais il étoit bien vieux.

M. DE PRECINAT.

Cela ne fait rien.

Mlle. DE PRECINAT.

Pardonnez-moi, les vieillards ne ſont pas des amis bien chauds.

M. DE PRECINAT.

Il l'étoit aſſez pour moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Ils ne penſent ordinairement qu'à eux ; ils craignent de manquer, ils ſont avares, ils ſe privent de tout, & ils amaſſent ſans ceſſe.

M. DE PRECINAT.

Ils ont raiſon.

Mlle. DE PRECINAT.

Et tout cela pour faire des neveux bien riches, qui n'attendent que leur mort pour avoir leur ſucceſſion, & la dépenſer promptement.

M. DE PRECINAT.

Cela n'arrive que trop ſouvent.

Mlle. DE PRECINAT.

M. Berniquet en eſt un exemple ; car il n'aimoit pas ſon oncle, & cependant le voilà très-riche de ſes bienfaits. De combien hérite-t-il à peu près ?

M. DE PRECINAT.

Je ne peux pas vous le dire.

Mlle. DE PRECINAT.

C'eſt pourtant cet héritage qui vous a engagé à vouloir me le faire épouſer ; cependant je crois que M. d'Alvin eſt plus riche que lui.

M. DE PRECINAT.

Il n'attend pas d'héritage.

Mlle. DE PRECINAT.

Non ; mais il a un bien aſſuré, & que perſonne ne peut lui diſputer, vous en conviendrez bien ? Tenez, le voici.

SCENE IX.

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, M. DE PRECINAT.

M. D'ALVIN.

Parbleu, on vient de me dire une ſinguliere nouvelle, M. de Précinat.

M. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. D'ALVIN.

Que ce pauvre Berniquet n'aura rien de ſon oncle, il y a d'autres héritiers plus près que lui.

M. DE PRECINAT.

Cela eſt vrai.

M. D'ALVIN.

Ils ſont mettre actuellement le ſcellé par-tout.

M. de Precinat.

Qui vous a dit cela ?

M. d'Alvin.

M. Brouſſin, mon notaire. (*A part à Mlle. de Précinat*). Le contrat n'eſt pas fait.

M. de Precinat.

M. Brouſſin en eſt donc sûr ?

M. d'Alvin.

Il a parlé au commiſſaire ; mais tenez, voilà M. Berniquet qui vous dira encore mieux ce qu'il en eſt.

SCENE X.

Mlle. DE PRECINAT, M. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, M. BERNIQUET, *en manteau noir.*

M. DE PRECINAT.

Eh bien, M. Berniquet, il eſt donc vrai que vous n'avez plus d'eſpérance ?

M. BERNIQUET.

Oh ! pardonnez-moi.

Mlle. DE PRECINAT, *bas à M. d'Alvin.*

Tout ſeroit-il découvert ?

M. DE PRECINAT.

Mais n'y a-t-il pas d'autres héritiers plus près que vous ?

M. BERNIQUET.

Oui vraiment, & ils ſont arrivés bien

bien à propos pour l'enterrement ; je ne me ſuis plus trouvé que le cinquieme.

M. D'ALVIN.

Je crois que cela vous a un peu fâché ?

M. BERNIQUET.

Oui, parce que leurs laquais m'ont ri au nez ; j'ai cru qu'ils ſe moquoient de moi.

Mlle. DE PRECINAT.

Et cela n'étoit donc pas ?

M. BERNIQUET.

Bon ! tout au contraire, leurs maîtres m'ont fait cent politeſſes, & ils m'ont bien remercié des ſoins que j'ai pris de mon oncle ; je crois que cela fera des couſins fort honnêtes.

Mlle. DE PRECINAT.

Aſſurément ; mais après ?

M. BERNIQUET.

Après ? ils ont fait mettre le scellé par-tout, jusques sur la porte de ma chambre; cela est très-plaisant.

M. DE PRECINAT.

Comment, plaisant ?

M. BERNIQUET.

Oui; car je ne sais plus où aller coucher. (*Il rit*).

M. DE PRECINAT.

Et vous riez de cela ?

M. BERNIQUET.

Oh ! je ris, parce que je ne serai pas embarrassé.

M. DE PRECINAT.

Mais vous n'aurez rien de cette succession.

M. BERNIQUET.

Non vraiment. (*Il rit.*)

M. DE PRECINAT.

Vous m'impatientez avec votre gaieté.

M. BERNIQUET.

Bon! j'aurois bien de quoi m'affliger encore plus si je voulois.

M. DE PRECINAT.

Au sujet de quoi?

M. BERNIQUET.

Au sujet de mes créanciers qui, sachant que je n'héritois plus, sont venus me trouver, & m'ont dit qu'ils me feroient mettre en prison si je ne les payois pas.

M. DE PRECINAT.

Et c'est donc en prison que vous comptez aller coucher ce soir?

M. BERNIQUET.

Non.

M. DE PRECINAT.

Où donc ?

M. BERNIQUET.

Eh ! pardi chez vous, ici.

M. DE PRECINAT.

Ici ?

M. BERNIQUET.

Oui ; mon mariage avec Mademoiſelle n'eſt-il pas fait ?

M. DE PRECINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Allons, vous badinez.

M. DE PRECINAT.

Je ne badine pas.

M. BERNIQUET.

Oh ! je ne ſuis pas inquiet.

M. DE PRECINAT.

Pourquoi ?

M. BERNIQUET.

C'eſt que la précaution que j'ai priſe eſt bonne.

M. DE PRECINAT.

Et quelle précaution ?

M. BERNIQUET.

Eh pardi ! vous ſavez bien.

M. DE PRECINAT.

Non.

M. BERNIQUET.

Comment ! je ne vous ai pas fait un dédit ?

M. DE PRECINAT.

Il eſt vrai ; mais je ne vous en ai pas fait, moi.

M. BERNIQUET.

Non ; mais c'eſt la même choſe.

M. DE PRECINAT.

Cela eſt ſi peu la même choſe, que vous n'épouſerez pas ma fille.

M. BERNIQUET.

Mais elle eſt amoureuſe de moi; pardi, je le ſais bien, apparemment : que voulez-vous qu'elle devienne ?

Mlle. DE PRECINAT.

Vous ai-je jamais donné lieu de le croire ?

M. BERNIQUET.

Ah ! celui-là eſt bon ! & qui aimez-vous donc ?

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere vous le dira.

M. BERNIQUET.

Je crois qu'il ſeroit bien embarraſſé d'en nommer un autre.

M. DE PRECINAT.

Pas tant que vous le croyez.

M. BERNIQUET.

Eh bien ! voyons.

M. DE PRECINAT.

Puiſque vous voulez le ſavoir, c'eſt M. d'Alvin.

M. BERNIQUET.

Ah ! je ne le crains pas.

M. D'ALVIN.

Comment, Monſieur ?...

M. BERNIQUET.

Aſſurément. On m'a dit que vous étiez ſon couſin.

M. D'ALVIN.

Il eſt vrai.

M. BERNIQUET.

Eh bien ! je ne croirai ce mariage-là que quand je le verrai.

M. D'ALVIN.

Il ne dépend que de M. de Précinat.

M. BERNIQUET.

Bon ! il ne voudroit pas me faire ce tour-là.

M. DE PRECINAT.

Qui m'en empêcheroit ?

M. BERNIQUET.

Votre promeſſe.

M. DE PRECINAT.

Je ne me ſuis engagé à rien.

M. BERNIQUET.

Eh bien ! mariez donc Mademoiſelle à M. d'Alvin, pour voir, je vous en défie.

M. DE PRECINAT.

Vous m'en défiez ?

M. BERNIQUET.

Oui, je vous en défie.

M. DE PRECINAT.

C'eſt une choſe faite, elle n'en épouſera jamais d'autre ; M. d'Alvin, je vous la donne.

M. D'ALVIN, *à M. Berniquet.*

Ah ! Monſieur, que d'obligations je vous ai !

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere ! (*Elle l'embraſſe*).

M. BERNIQUET.

Oui, oui, comptez ſur ſa parole ; vous voyez bien qu'il ne l'a pas tenue avec moi.

M. DE PRECINAT.

Allons, laiſſez nous, & ſortez d'ici.

M. BERNIQUET.

Mais un moment, M. de Précinat; ſi c'eſt tout de bon que vous ne me donnez pas Mademoiſelle votre fille, que voulez vous que je devienne ?

M. DE PRECINAT.

Tout ce que vous voudrez.

M. BERNIQUET.

Voilà toutes mes eſpérances détruites; & mes créanciers vont me faire mettre en priſon.

M. DE PRECINAT.

Ce n'eſt pas ma faute.

M. BERNIQUET.

Je comptois ſur l'héritage de mon oncle.

M. DE PRECINAT.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

M. BERNIQUET.

Et après cela, ſur mon mariage avec Mademoiſelle votre fille ; je leur ai dit cela pour les appaiſer.

M. DE PRECINAT.

Tant pis pour vous.

M. BERNIQUET.

Il faut donc m'enfuir ?

M. DE PRECINAT.

Comme il vous plaira.

M. BERNIQUET.

Mais prêtez-moi donc de l'argent pour prendre la poſte, & pour m'en retourner dans mon pays.

M. DE PRECINAT.

Je ne vous prêterai rien.

M. BERNIQUET.

Pardi ! je ſuis bien malheureux !

M. D'ALVIN.

Un moment, M. Berniquet, ne vous déſeſpérez pas.

M. BERNIQUET.

Monſieur, je vous trouve bien bon, quoique vous m'enleviez ma femme.

M. D'ALVIN.

Ecoutez-moi : d'où êtes-vous ?

M. BERNIQUET.

De Béthune, Monſieur.

M. D'ALVIN.

Vous êtes donc de Flandre ?

M. BERNIQUET.

Oui, Monſieur, je ſuis de Flandre.

M. D'ALVIN.

Eh bien, je vais vous donner ca-

quante louis & une chaiſe de poſte ; allez-vous-en chez moi m'attendre, je vous y ferai trouver la chaiſe & des chevaux.

M. BERNIQUET.

Mais ſi je rencontre mes créanciers ?

M. D'ALVIN.

Ne craignez rien ; ils ne ſauront pas encore que vous n'épouſez pas Mademoiſelle.

M. BERNIQUET.

Mais ils le ſauront bientôt. Je veux partir tout de ſuite.

M. D'ALVIN.

Et vous aurez raiſon.

M. BERNIQUET.

Adieu, Mademoiſelle, ſi vous me regrettez, j'en ſerai bien fâché ; mais pour Monſieur votre pere, je ne le regrette pas, je ſuis trop fâché con-

tre lui. Adieu, adieu : je le dirai à tout le monde qu'il m'a manqué de parole.

Mlle. DE PRECINAT.

Comment ?....

SCENE IX, *& dérniere.*

Mlle. DE PRECINAT, M. D'ALVIN, M. DE PRECINAT.

M. D'ALVIN.

Laiſſez, laiſſez-le aller, je vais lui donner un de mes gens pour l'accompagner, & il ne le quittera que quand il ſera arrivé chez lui.

M. DE PRECINAT.

Vous ferez bien, mais revenez tout de ſuite, vous trouverez ici le notaire, & nous ſignerons le contrat.

Mlle. DE PRECINAT.

Mon pere, vous allez faire mon bonheur.

M. D'ALVIN.

Monſieur !... (*Il l'embraſſe*).

M. DE PRECINAT.

Si j'avois ſû que vous vous aimiez, ſi vous aviez eu plus de confiance en moi, je n'aurois pas cherché à faire une autre alliance ; & ma fille n'auroit pas été expoſée à épouſer un ſot.

Il ne faut pas croire tout ce qu'on voit.

FIN.

LE

FRIPON ORGUEILLEUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. DE CLERSEL.

Le COMTE DE VALPREUX.

Le BARON DE VALPREUX, *Fils.*

Le DUC DE NERVAY, *Miniſtre.*

M. BOUFFI, *Financier.*

Le BRUN, *Valet-de-Chambre de Mme. de Clerſel.*

La Scene eſt chez Mme. de Clerſel.

LE FRIPON ORGUEILLEUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. DE CLERSEL, M. BOUFFI.

Mme. DE CLERSEL.

Entrons ici, & asseyons-nous.

M. BOUFFI.

Oh ! très-volontiers, Madame, je n'aime point à me tenir debout nulle part ; c'est ce qui fait que je vais rarement aux audiences.

Mme. DE CLERSEL.

Vous n'en avez plus beſoin, à ce qu'on m'a dit, M. Bouffi ; car vous êtes fort riche, & vous avez quitté les affaires.

M. BOUFFI.

Oui, Madame ; &, Dieu merci, quand on a cent mille écus de rente, on n'eſt pas mal.

Mme. DE CLERSEL.

On eſt au deſſus de tout.

M. BOUFFI.

Pas abſolument, Madame ; cependant ma fortune eſt l'ouvrage de dix ans, & je crois que cela prouve le mérite ; mais j'ai toujours devant les yeux ces diables de gens de qualité, qui ſe croient au deſſus de tout le monde, & cela me tracaſſe.

Mme. DE CLERSEL.

Il faut laiſſer à chacun ſa chimere.

Venons à l'affaire dont on m'a dit que vous aviez à me parler, M. Bouffi.

M. BOUFFI.

Madame, j'ai envie de me marier, & je crois être un assez bon parti.

Mme. DE CLERSEL.

Sûrement.

M. BOUFFI.

Cependant je voudrois être encore meilleur, & c'est pour cela que je veux me marier.

Mme. DE CLERSEL.

Je ne vous comprends pas.

M. BOUFFI.

Je vais m'expliquer : ce n'est pas assez d'être riche, il faut avoir un état, & c'est ce qui m'occupe depuis long-tems.

Mme. DE CLERSEL.

Mais le vôtre ?...

M. BOUFFI.

N'étoit rien en comparaiſon de ce que je deſire. J'ai pour voiſin un homme de mes amis, homme de qualité ſimple; mais ſon fils n'eſt pas de même, il aime à vivre, pendant que ſon pere amaſſe; c'eſt le baron de Valpreux.

Mme. DE CLERSEL.

Ce ſont des gens de bonne maiſon.

M. BOUFFI.

Je ne le ſais que trop! Il a voulu m'écraſer ce baron avec ſa qualité; mais avec mon argent j'ai pris le deſſus; j'ai agrandi ma terre au point qu'elle eſt dix fois plus grande que la ſienne; il aime la chaſſe, & il eſt très-borné de tous les côtés par mes poſſeſſions.

Mme. DE CLERSEL.

Vous devez être content.

M. BOUFFI.

Point du tout. Il donne des ſpectacles chez lui ; on y joue la comédie aſſez bien : qu'eſt-ce que j'ai fait chez moi ? je donne des opéra-comiques, & je l'emporte par la muſique.

Mme. DE CLERSEL.

Eh bien ! cela eſt encore un triomphe pour vous.

M. BOUFFI.

Qui ne me ſatisfait point. On dit toujours la comédie de M. le baron.

Mme. DE CLERSEL.

Et la vôtre, celle de M. Bouffi ?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, voilà ce qui me déſole, parce que cela a quelque choſe d'humiliant ; je ne voudrois pas qu'il fût au deſſous de moi ; mais je voudrois du moins être ſon égal.

Mme. DE CLERSEL.

Mais s'il vous traite bien ?

M. BOUFFI.

Il y a toujours dans ſes honnêtetés avec moi ce ton ſupérieur de la qualité; enfin, il n'envie point mon ſort; &, plus riche que lui de beaucoup, je ſuis réduit à envier le ſien.

Mme. DE CLERSEL.

C'eſt une folie.

M. BOUFFI.

Qui me fera mourir de chagrin.

Mme. DE CLERSEL.

Mais que puis-je faire à cela, moi?

M. BOUFFI.

Premiérement, favoriſer un mariage que je deſire, & qui dépend entiérement de vous.

Mme.

Mme. DE CLERSEL.

Je vous entends, M. Bouffi ; la tournure que vous prenez eſt très-délicate pour me déclarer votre amour.

M. BOUFFI.

Je n'oſe point me flatter de vous inſpirer de l'amour, Madame ; ce n'eſt point là ce qui me fait deſirer de vous épouſer.

Mme. DE CLERSEL.

Mais quoi donc ?

M. BOUFFI.

Deux raiſons : la premiere, de vous enlever au baron qui vous aime à la fureur, & qui eſpere que vous vous rendrez à ſon amour.

Mme. DE CLERSEL.

Comment ſavez-vous cela ?

M. BOUFFI.

Avec de l'argent, on ſait tout ce

que l'on veut ſavoir. Si je puis vous paroître digne de vous, Madame, je vous ferai marquiſe ; j'ai des moyens pour cela, & je vous aſſurerai un douaire de cinquante mille livres de rente ; voilà, je crois, ce que le baron de Valpreux ne pourra jamais faire avec tout ſon amour & ſa naiſſance.

Mme. DE CLERSEL.

Cela mérite d'y penſer. Et comment me ferez-vous marquiſe ?

M. BOUFFL

En faiſant ériger ma terre en marquiſat. M. le duc de Nervay eſt votre ami, il eſt miniſtre, & rien ne lui ſera plus facile.

Mme. DE CLERSEL.

Mais il eſt ami du baron de Valpreux & de ſon pere.

M. BOUFFL

Ont-ils votre parole ?

Mme. DE CLERSEL.

Non pas abſolument.

M. BOUFFI.

Eh bien ! ne dites rien à M. le duc de nos projets.

Mme. DE CLERSEL.

Vous avez raiſon. Il m'a fait demander aujourd'hui un rendez-vous ici; je lui parlerai de votre affaire.

M. BOUFFI.

Et nous conclurons tout de ſuite le mariage.

Mme. DE CLERSEL.

Allons, je n'y perdrai pas un moment.

M. BOUFFI.

D'ailleurs, le baron de Valpreux ne ſera pas ſi riche qu'il le croit, il peut s'en rapporter à moi.

Mme. DE CLERSEL.

Réellement.

M. BOUFFI.

Je n'ai pas l'honneur de vous en dire davantage ; j'ai une affaire à terminer, je reviendrai tout de suite pour savoir la réponse de M. le duc de Nervay.

SCENE II.

Mme. DE CLERSEL, LE BARON, M. BOUFFI.

LE BRUN.

Monsieur le baron de Valpreux.

M. BOUFFI.

Ah ! je vous prie, qu'il ne se doute de rien.

LE BARON.

Quoi ! Madame, vous avez ici mon

voiſin, M. Bouffi ? C'eſt un homme charmant ! (*Il lui tend la main. M. Bouffi ſe baiſſe, & ſe redreſſe tout de ſuite*).

M. BOUFFI.

M. le Baron a bien de la bonté !

Le BARON.

Il a donné, cette année, des ſpectacles charmans, délicieux !

M. BOUFFI.

Monſieur, après les vôtres.

Le BARON.

Je n'avois point de muſique : ce n'étoit rien du tout en comparaiſon ; mais je dis rien, M. Bouffi.

M. BOUFFI.

Il eſt vrai que la muſique...

Le BARON.

Fait tout, tout, vous dis-je, dans un ſpectacle.

M. BOUFFI.

Et la mienne n'étoit pas mauvaise.

Le BARON.

Où allez-vous donc, M. Bouffi?

M. BOUFFI.

Une affaire m'oblige de quitter Madame.

Mme. DE CLERSEL.

Vous reviendrez?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, promptement.

Le BARON.

Adieu, adieu, M. Bouffi.

SCENE III.

Mme. DE CLERSEL, LE BARON.

LE BARON.

Qu'eſt-ce que vous faites donc de cet homme-là chez vous, Madame ?

Mme. DE CLERSEL.

Je le vois comme tout le monde.

LE BARON.

Cela m'étonne ! Quoi, vous empruntez de l'argent ?

Mme DE CLERSEL.

Je vous réponds que non ; mais il me ſemble que ſans cela on le rencontre par-tout.

LE BARON.

C'eſt qu'on eſt peu délicat.

Mme. DE CLERSEL.

D'ailleurs, il a une choſe très-commode, par-tout où il paſſe la ſoirée, il ne ſoupe pas, il n'y a que chez lui.

Le BARON.

Par ce moyen, on ne mange point avec lui, cela eſt vrai; cependant vous prenez ſon parti d'une maniere qui m'inquiéte: ce n'eſt pas que je lui veuille du mal à M. Bouffi; il a été élevé dans notre maiſon, & il a toute la confiance de mon pere.

Mme. DE CLERSEL.

Vous voyez bien que je n'ai pas tort de le recevoir.

Le BARON.

Cela eſt différent. Il y a bien quelque choſe à redire ſur la maniere dont il s'eſt enrichi.

Mme. DE CLERSEL.

On croit toujours avoir des reproches à faire aux gens riches.

LE BARON.

Eh bien! Madame, ne parlons plus de lui, ne parlons que de vous. Vous connoiſſez ma fortune, & vous devez me connoître aſſez pour ſavoir ſi je ſuis digne de vous; mon pere veut abſolument me marier, il croit que mes aſſiduités auprès de vous m'ont permis d'eſpérer de vous obtenir.

Mme. DE CLERSEL.

Je ne vous ai pas dit le contraire.

LE BARON.

Non; mais vous ne m'avez rien dit de poſitif; & il eſt certain que ſi je ne vous épouſe pas, rien au monde ne pourra plus me toucher; vous allez faire le malheur de ma vie.

Mme. DE CLERSEL.

Vous le croyez, & j'en ſuis perſuadée; mais vous pourriez obtenir du tems de Monſieur votre pere.

LE BARON.

Et à quoi bon retarder ce qui peut me rendre le plus heureux homme du monde ?

Mme. DE CLERSEL.

A éprouver votre amour.

LE BARON.

Dites plutôt à me prouver que vous ne m'aimez pas.

Mme. DE CLERSEL.

Je ne dis pas cela.

LE BARON.

Mais dites-moi du moins que vous m'aimez.

Mme. DE CLERSEL.

Ce ſeroit m'engager.

LE BARON.

Et vous le craignez, Madame ? J'ai des ſoupçons...

Mme. DE CLERSEL.

Quels ſont-ils ?

Le BARON.

Je trouve qu'ils vous aviliſſent trop pour vous les dire ; mais comparez du moins la différence qu'il y auroit de m'épouſer, ou de me préférer . . .

Mme DE CLERSEL.

Allons, vous êtes fou. Je vous quitte, parce que j'ai à écrire. (*Elle s'en va*).

Le BARON.

Et vous me laiſſez, ſans chercher à me raſſurer, ſans aucune pitié ? Elle ne m'écoute plus !

SCENE IV.

Le DUC, Le BARON, Le BRUN.

Le BRUN.

Mr. le duc de Nervay.

Le DUC.

Ah ! vous voici, Baron. Où eſt donc Mme. de Clerſel ?

Le BARON.

Elle vient de paſſer dans ſon boudoir.

Le BRUN.

M. le Duc veut-il que je l'avertiſſe ?

Le BARON.

Un moment, Le Brun.

Le BRUN.

Monſieur ſonnera.

SCENE V.

Le DUC, Le BARON.

Le Duc.

Qu'avez-vous donc à me dire, auriez-vous changé de ſentiment au ſujet de Mme. de Clerſel ?

Le Baron.

Non sûrement, Monſieur le Duc ; mais je crains bien d'avoir abuſé de vos bontés, en vous engageant dans une démarche infructueuſe.

Le Duc.

Voyons : qui vous le fait penſer ?

Le Baron.

C'eſt que je viens d'avoir une converſation avec Mme. de Clerſel, qui

ne me paroît pas disposée à faire ce que je desire, & je crois que ce qui l'en empêche, c'est M. Bouffi.

Le Duc.

Comment, Bouffi ! qu'a-t-il affaire à tout cela ?

Le Baron.

Lorsque je suis arrivé, il étoit ici seul avec elle, & il ne l'a quitté qu'en l'assurant qu'il reviendroit bientôt.

Le Duc.

Pourquoi voit-elle une espece comme cela ?

Le Baron.

Je crains qu'il n'ait l'ambition de l'épouser.

Le Duc.

Je ne le souffrirai point. Elle pourroit être tentée de ses richesses... Mais non, je ne le saurois croire.

Le BARON.

Moi, je le crains.

Le DUC.

Ecoutez, je lui ai fait demander un rendez-vous pour lui parler en votre faveur; mais je ne me preſſerai point, je veux la voir venir, & ſonder ſes ſentimens ſur Bouffi. Repoſez-vous ſur moi, mon cher Baron; vous ſavez combien je vous aime, n'ayez point d'inquiétude.

Le BARON.

Je ſuis comblé de vos bontés, M. le Duc.

Le DUC.

Où eſt le Comte actuellement?

Le BARON.

Mon pere? il eſt à Paris, M. le Duc.

Le DUC.

Et je ne l'ai pas vu! cela eſt fort mal à lui.

Le BARON.

Il a beaucoup d'affaires, & même de l'inquiétude dans ce moment : je vais le rejoindre.

Le DUC.

Dites-lui que s'il a besoin de moi qu'il peut y compter.

Le BARON.

Je vais le lui dire, M. le Duc.

Le DUC.

Allez-vous-en, j'entends Mme. de Clerfel.

SCENE VI.

Mme. DE CLERSEL, Le DUC.

Mme. DE CLERSEL.

Quoi ! M. le Duc, vous êtes ici, & l'on ne me le dit pas ; je ſuis furieuſe.

Le DUC.

Vous étiez en affaires.

Mme. DE CLERSEL.

Il n'y a rien que je ne quitte pour vous ; vos momens ſont précieux. Vous m'avez envoyé demander ſi vous pourriez me voir ; mais toujours...

Le DUC.

C'eſt que je m'ennuyois d'avoir été ſi long-tems ſans ſavoir de vos nouvelles, & j'en voulois venir chercher

moi-même. Vous êtes toujours la plus belle du monde.

Mme. DE CLERSEL.

Et vous, toujours le plus honnête, M. le Duc ; mais vraiment, j'ai une grande affaire à vous, à propos.

Le DUC.

Qu'eſt-ce que c'eſt.

Mme. DE CLERSEL.

Promettez-moi de ne pas me refuſer.

Le DUC.

Si cela ne dépend que de moi, vous pouvez en être bien ſûre.

Mme. DE CLERSEL.

Nous avons beſoin de votre crédit.

Le DUC.

Pourquoi faire ?

Mme. DE CLERSEL.

C'eſt un fort honnête homme qui voudroit faire ériger une terre conſidérable en marquiſat.

Le DUC.

Eſt-ce un gentilhomme ?

Mme. DE CLERSEL.

Non pas abſolument ; mais un homme ennobli, je crois, par des charges.

Le DUC.

C'eſt un titre fort commun pour bien des gens, & ces graces-là ne s'accordent qu'en faveur du mérite ou des ſervices rendus à l'état.

Mme. DE CLERSEL.

Mais avec de l'argent ?...

Le DUC.

Ah ! je vois que votre homme a plus d'argent que de mérite.

Mme. DE CLERSEL.

Il eſt vrai qu'il eſt fort riche, & je ſuis dans le cas de lui avoir les plus grandes obligations.

Le DUC.

Vous, Madame?

Mme. DE CLERSEL.

Oui, M. le Duc, & ſi vous vouliez, vous me feriez le plus grand plaiſir, & vous me rendriez le plus grand ſervice...

Le DUC.

Je ſais de qui vous me parlez, Madame, & je ſuis bien étonné que vous vous intéreſſiez pour cet homme-là!

Mme. DE CLERSEL.

Mais je ne vous ai pas dit qui c'eſt.

Le DUC.

Je l'ai deviné. Vous autres femmes,

vous vous intéressez comme cela pour les gens sans les connoître. Apprenez qu'il n'a tenu qu'à moi de perdre votre protégé, parce qu'il le méritoit.

Mme. DE CLERSEL.

Vous vous trompez, M. le Duc.

Le DUC.

Je ne me trompe point, & je vais vous le prouver. Je m'intéresse pour le Baron, je venois vous proposer de l'épouser; c'est un homme de qualité qui fera son chemin, & d'une fortune assez honnête, pour être préférable à ce faste, qui, au lieu d'éblouir, rappelle la source impure où il a pris naissance.

Mme. DE CLERSEL.

Ah! vous êtes charmant, M. le Duc! j'aime le cas que vous faites des honnêtes gens.

Le DUC.

Aimez-les donc aussi, & ne me parlez point pour des gens mépriſables.

Mme. DE CLERSEL.

Je n'en connois point, ou je me ſuis aveuglée.

Le DUC.

En ce cas-là, je vais vous deſſiller les yeux : l'homme dont vous venez de me parler ſe nomme Bouffi.

Mme. DE CLERSEL.

Il eſt vrai ; mais ...

Le DUC.

Laiſſez-moi achever. Il veut vous épouſer, convenez-en.

Mme. DE CLERSEL.

Je ne ſaurois le diſſimuler.

Le DUC.

Eh bien ! apprenez que c'eſt de lui que je faiſois le portrait dans tout ce que je vous ai dit.

Mme. DE CLERSEL.

Il a sûrement des ennemis qui vous ont indisposé contre lui.

Le DUC.

Ses ennemis sont ses vices, ils parlent très-hautement. Si vous en avez bien pensé jusqu'à présent, soyez détrompée ; tôt ou tard vous verrez la vérité de ce que je vous dis.

Mme. DE CLERSEL (*à part*).

Je suis anéantie !

Le DUC.

Ah ! voici le Comte, enfin.

SCENE VII.

Mme. DE CLERSEL, Le DUC, Le COMTE, Le BARON.

Le COMTE.

Mr. le Duc, d'après ce que mon fils vient de me dire de vos bontés, je viens les réclamer.

Le DUC.

Dites, mon cher Comte, vous connoissez toute mon amitié pour vous, je vous servirai de tout mon pouvoir.

Le COMTE.

Une partie de ma fortune est perdue sans votre protection; les loix mêmes ne sauroient m'être favorables; puisque je n'ai point de titres contre le malheureux en qui j'ai eu une confiance aussi indiscrette.

Le

Le Duc.

Expliquez-moi votre affaire promptement.

Le Comte.

J'avois, il y a un mois, trois cent mille francs à placer; on m'indique une terre à acheter qui me convient, il ne s'agit que de terminer; mais il faut encore quelques jours. Une autre affaire m'oblige d'aller à la campagne. Je laisse mes cent mille écus à celui qui m'a proposé la terre pour conclure le marché, & je pars, comptant sur lui.

Le Duc.

Sans quittance de ce dépôt?

Le Comte.

Pas la moindre.

Mme. de Clersel.

Comment?

Le Duc.

C'est l'usage, on ne sauroit en de-

mander ; mais les gens honnêtes devroient toujours en donner, lorſqu'ils s'en chargent.

Le COMTE,

J'écris pluſieurs fois pendant mon abſence, nulle réponſe, cela ne m'inquiéte pas, mais me fait imaginer ſeulement que mon marché eſt rompu. Je reviens, & comme on m'avoit trouvé un autre emploi pour mes cent mille écus, je vais les redemander.

Le DUC.

Eh bien ?

Le COMTE.

On feint de croire que je plaiſante ; je parle très-ſérieuſement, & l'on me dit qu'on n'a nulle connoiſſance de ce que je demande. Je me ſouviens alors que je n'ai point de titre ; je veux conſulter pour ſavoir quels ſont les moyens que je dois employer, je trouve mon fils, il m'aſſure que vous ſeul, M. le Duc, pouvez effrayer le coupa-

ble, & me faire rendre justice, & c'est à vous que j'ai recours.

Le Duc.

Et quel est ce misérable dépositaire?

Le Comte.

M. Bouffi.

Mme. de Clersel.

M. Bouffi.

Le Duc.

Madame, voilà l'homme dont je vous parlois dans l'instant.

Mme. de Clersel.

C'est un monstre! Mais, M. le Duc, est-il possible qu'il y ait des gens dans le monde qui s'enrichissent par d'aussi affreux moyens, & qui n'en soient pas déshonorés?

Le Duc.

Que trop! Mais, mon cher Comte,

avez-vous quelque témoin de votre confiance en Bouffi, lorſque vous lui avez remis vos cent mille écus ?

Le COMTE.

Oui, M. le Duc, ſon caiſſier ; mais il eſt riche auſſi, & je ne doute pas qu'il ne parle comme lui ; il a sûrement ſa part dans toutes ſes friponeries.

Le DUC.

Je connois ſa réputation. Je me charge de votre affaire : je vais commencer par envoyer chercher Bouffi.

Le BARON.

On ne le trouvera pas chez lui.

Mme. DE CLERSEL.

Non, il doit venir ici.

Le DUC.

Je vais l'y attendre, & j'eſpere que je pourrai le confondre.

Le COMTE.

J'entends une voiture.

Le BARON, *regardant à la fenêtre.*

C'eſt lui-même.

Le DUC.

Baron, entrez là-dedans avec le Comte, je vous appellerai quand il le faudra.

Le COMTE.

Ah! M. le Duc, que d'obligations!...

Le DUC.

Vous perdez du tems.

SCENE VIII.

Mme. DE CLERSEL, Le DUC.

Mme. DE CLERSEL.

Je me retire auſſi, je ne veux plus revoir un monſtre pareil.

Le DUC.

Non, Madame, il eſt néceſſaire que vous reſtiez.

Mme. DE CLERSEL.

Moi ?

Le DUC.

Oui, je veux que vous ſoyiez convaincue de l'atrocité de ſon crime, en le lui entendant avouer à lui-même.

Mme. DE CLERSEL.

Je n'en ai pas beſoin pour le croire.

Le Duc.

Pardonnez-moi, quand on a l'ame honnête, on a de la peine à le concevoir, & Bouffi ſeroit capable d'oſer vouloir vous perſuader que j'ai abuſé du pouvoir que me donne ma place. Demeurez, je vous prie.

SCENE IX.

Mme. DE CLERSEL, Le DUC, M. BOUFFI, Le BRUN.

Le Brun.

Mr. Bouffi.

Mme. de Clersel.

Je n'oſerai ſeulement pas le regarder.

Le Duc.

Avancez, M. Bouffi.

M. BOUFFI.

M. le Duc, je ſuis trop heureux que vous me permettiez de vous faire ma cour chez Madame ; je prévois l'obligation que je vais lui avoir.

Mme. DE CLERSEL, *indignée.*

A moi ?

Le DUC.

Répondez-moi, M. Bouffi : vous connoiſſez sûrement M. le comte de Valpreux pour un honnête homme ?

M. BOUFFI.

Oui, M. le Duc ; il y a long-tems même qu'il m'honore de ſon amitié.

Le DUC.

Eh bien ! vous n'imagineriez pas de quoi il vous accuſe ?

M. BOUFFI.

Moi ?

Le DUC.

Oui, vous : il prétend qu'il vous a remis en dépôt une ſomme de cent

mille écus, & que, lorſqu'il vous l'a redemandée, vous avez nié ce dépôt; voilà ce que je ne ſaurois croire d'un homme comme vous.

M. BOUFFI.

M. le Duc a bien de la bonté !

Le DUC.

Il eſt important de ſavoir le vrai de cette affaire.

M. BOUFFI.

Le vrai eſt que je crois qu'il plaiſante.

Le DUC.

C'eſt ce que je lui ai dit; car vous lui auriez donné une reconnoiſſance d'un dépôt ſi conſidérable, vous, ou au moins votre caiſſier, qui étoit préſent lorſqu'il vous l'a remis.

M. BOUFFI.

Cela n'eſt pas douteux.

Le Duc.

Mais comment désabuser le public à qui il contera cette histoire ? Je ne sais comment vous ferez, & il seroit désagréable pour vous de lui en donner une si mauvaise opinion : on vous recherchera sur d'autres imputations.

M. Bouffi.

Je reconnois bien la protection dont M. le Duc veut bien m'honorer, & j'en suis comblé de reconnoissance.

Le Duc.

Dites donc ce que vous ferez ?

M. Bouffi.

Rien. N'ayant point de titre, cette accusation tombera d'elle-même.

Le Duc.

Mais vous convenez que le Comte est un honnête homme ?

M. Bouffi.

Il est vrai, M. le Duc.

Le Duc.

Il ſeroit affreux qu'il abusât de ſa réputation pour vous déhonorer. J'imagine un moyen qu'il faut que vous employiez pour prouver que ſon accuſation eſt fauſſe.

M. Bouffi.

Je ſuis pénétré de vos bontés, M. le Duc.

Le Duc.

Mettez-vous là, écrivez ce que je vais vous dicter.

M. Bouffi.

Volontiers.

Le Duc.

Cette lettre eſt pour votre caiſſier; écrivez. (*Il dicte*). » Je ſuis actuelle» ment vis-à-vis de M. le Duc de Ner» vay, qui eſt inſtruit du dépôt que » m'a remis M. le Comte de Val» preux«....

M. BOUFFI.

Mais...

Le DUC.

Ecrivez donc. (*Il dicte*). » Renvoyez-moi les cent mille écus par le » porteur de ce billet, ſans retard ; » ſans quoi, ſi cette affaire éclatoit, » je ſerois perdu ſans reſſource «.

M. BOUFFI.

M. le Duc, je n'écrirai pas cela.

Le DUC.

Pourquoi ?

M. BOUFFI.

C'eſt qu'il n'eſt pas vrai que j'aie reçu cet argent.

Le DUC.

S'il n'eſt pas vrai, nous verrons ce que répondra votre caiſſier.

M. BOUFFI.

Mais en vérité, M. le Duc...

Le Duc.

Avouez donc que vous êtes un insigne fripon, & qu'il ne tient qu'à moi de vous perdre; ſongez que j'ai encore d'autres moyens, & que je les employerai, ſi cet argent n'eſt pas rendu aujourd'hui.

M. Bouffi.

Eh bien! M. le Duc, je vous demande bien pardon; mais je vous jure qu'il le ſera.

Le Duc.

Voilà, Madame, l'homme que vous vouliez faire Marquis.

Mme. de Clersel.

Ah! Monſieur, que me rappellez-vous!

Le Duc, *à M. Bouffi.*

Reſtez ici. (*Au Comte*). M. le Comte, venez.

SCENE X.

Mme. DE CLERSEL, Le DUC, Le COMTE, Le BARON, M. BOUFFI.

Le Duc.

Votre dépôt vous ſera remis aujourd'hui ; mais, quoique je ne craigne pas qu'il me manque de parole, je veux que vous ayez un titre. (*A M. Bouffi*). Faites à l'inſtant un billet à M. le Comte.

M. Bouffi.

Je vais le faire, M. le Duc. (*Il ſe met à écrire*).

Le Duc.

Ce n'eſt pas tout, je veux qu'une action auſſi infâme ſoit connue, & que le public n'accorde plus que du mépris

à un misérable, qui osoit lui en imposer par un faste insolent.

M. BOUFFI.

Voilà le billet, M. le Duc.

Le DUC.

Cela est bon. Songez à tenir parole.

M. BOUFFI.

Je vais m'en occuper à l'instant.

Le DUC.

Un moment. Je veux savoir, étant prodigieusement riche, comment on peut desirer d'augmenter ses richesses par un pareil moyen? Répondez.

M. BOUFFI.

M. le Duc, les richesses ne suffisent pas toujours pour faire notre bonheur; j'ai desiré d'être qualifié: Madame pouvoit seule remplir mon ambition, étant votre amie. J'ai voulu l'éblouir par mes richesses; &, en dimi-

nuant celles de M. le Baron, le mettre hors d'état de continuer à aſpirer à ſa main : ſans cela, croyez que jamais...

Le DUC.

Sortez.

SCENE XI, & *derniere.*

Mme. DE CLERSEL, Le DUC, Le COMTE, LE BARON.

Le DUC.

Madame, où allez-vous donc ?

Mme. DE CLERSEL.

Cacher ma honte, M. le Duc.

Le BARON.

Votre honte ?

Mme. DE CLERSEL.

Ah ! ſans doute ; n'eſt-il pas affreux

pour moi, quoique ſans le ſavoir, de m'être trouvée en ſociété avec un homme comme celui-là ?

Le BARON.

Vous ne le connoiſſiez pas.

Mme. DE CLERSEL.

Eſt-ce à vous, M. le Baron, à entreprendre de me juſtifier ?

Le BARON.

Oui, Madame; je dois vous défendre contre vous-même. Eh ! qui n'eſt pas ſujet à l'erreur ?

Mme. DE CLERSEL.

Songez donc qui j'aurois pu vous préférer.

Le BARON.

Vous ne connoiſſiez pas mon cœur. Vos torts ſont les miens. Si j'avois eu le bonheur de vous plaire, & de réuſſir à me faire aimer de vous, vous n'euſſiez jamais écouté M. Bouffi,

Mme. DE CLERSEL.

Quelle générosité !

Le DUC.

Ceſſez de vous affliger, Madame.

Mme. DE CLERSEL.

Eh ! qui pourra me conſoler de cette aventure ?

Le DUC.

Une liaiſon intime avec les deux plus honnêtes gens qui ſoient au monde. Conſentez à épouſer le Baron; occupée de faire ſon bonheur, vous ferez le vôtre.

Mme. DE CLERSEL.

Et comment lui faire oublier ?...

Le COMTE.

Ne vous a-t-il pas dit tout ce qu'il penſoit ? Une imprudence reconnue met à l'abri d'en faire jamais d'autres.

Le DUC.

Le Comte a raiſon. Pour moi, je voudrois employer mon tems chaque jour auſſi bien. Démaſquer des fripons, & faire des heureux, doit être l'occupation des honnêtes gens.

Quand la poire eſt mûre, il faut qu'elle tombe.

FIN.

LES VOYAGEURS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. DE MARTINIERE.

Mme. DE SOUSAI.

L'ABBÉ D'ORLOT.

Mme. ROUGEAU, *Maîtreſſe de Poſte.*

M. DU HABLE.

M. PINÇON, *Exempt de la Maré-chauſſée.*

ANDRÉ, *Poſtillon de Poſte.*

La Scene eſt à la Poſte.

LES VOYAGEURS,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, *avant de paroître.*

Ou eſt-elle Mme. Rougeau ?

Mme. ROUGEAU.

Me voilà ! me voilà ! Ah ! c'eſt vous, M. du Hable ?

M. DU HABLE.

Oui, c'eſt moi-même. N'y a-t-il perſonne ici qui nous entende ?

Mme. ROUGEAU.

Non, non; vous pouvez parler.

M. DU HABLE.

Il va vous arriver une voiture, où il y a un Abbé & deux Dames.

Mme. ROUGEAU.

En poſte?

M. DU HABLE.

Oui; ainſi vous ſavez bien ce que vous avez à faire.

Mme. ROUGEAU.

Sans doute; mais c'eſt que je crains toujours.

M. DU HABLE.

Quoi?

Mme. ROUGEAU.

Que, ſi à la fin, cela tournoit mal...

M. DU HABLE.

Que voulez-vous dire? quel mal trouvez-

trouvez-vous d'attraper des nigauds ? D'ailleurs, vous leur faites bonne chere, & ils ne ſouperoient pas ſi bien, & ne ſeroient pas ſi bien couchés à d'autre poſtes.

Mme. ROUGEAU.

Cela eſt vrai.

M. DU HABLE.

Ne ſeront-ils pas trop heureux d'être ici ?

Mme. ROUGEAU.

Sans doute ; mais...

M. DU HABLE.

N'avons-nous pas toujours réuſſi ? n'y gagnez-vous pas de l'argent ?

Mme. ROUGEAU.

J'en conviens ; mais...

M. DU HABLE.

Quelle idée avez-vous donc aujour-

d'hui ? Tenez, voilà la voiture arrivée ; ſongez à vous : dans un moment je ferai le reſte. (*Il ſort*).

SCENE II.

Mme. ROUGEAU, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Mme. Rougeau, velà qu'on demande quatre chevaux.

Mme. ROUGEAU.

N'as-tu pas dit qu'il n'y en avoit pas ?

ANDRÉ.

Oui vraiment ; mais il y a un Abbé qui jure comme un poſſédé, & qui dit qu'il nous en fera bien trouver.

Mme. ROUGEAU.

Ah ! je ne le crains pas. Fais ſortir

ceux qui ſont dans l'écurie dans le verger, & ferme bien la porte du jardin.

ANDRÉ.

Ah ! oui, oui, j'entends ; j'y vais.

SCENE III.

Mme. DE MARTILLIERE, Mme. DE SOUSAY, L'ABBÉ, Mme. ROUGEAU.

L'ABBÉ, *d'un voix flûtée.*

Comment ? ventre non pas d'un diable, il n'y a pas de chevaux ici ! je ferai caſſer le maître de poſte.

Mme. ROUGEAU.

M. l'Abbé, il n'y en a pas ; il eſt mort il y a trois ans, le pauvre homme !

L'ABBÉ.

Eſt-ce vous qui êtes la maîtreſſe de la poſte ?

Mme. ROUGEAU.

Oui, Monſieur, à vous obéir.

L'ABBÉ.

A m'obéir ? En ce cas-là, donnez-nous des chevaux.

Mme. ROUGEAU.

Mais, M. l'Abbé, je n'en ai pas pour le préſent.

L'ABBÉ.

Comment, mort non pas d'un diable, vous n'avez pas de chevaux ! Pourquoi donc êtes-vous maîtreſſe de poſte ? Je m'en plaindrai à M. l'intendant.

Mme. ROUGEAU.

Et c'eſt juſtement lui-même qui les a tous pris.

L'ABBÉ.

Qui ?

Mme. ROUGEAU.

Monſeigneur l'intendant ; mais avant une heure il y en aura sûrement de retour.

L'ABBÉ.

Comment, l'intendant ? . . .

Mme. ROUGEAU.

Il fait ſa tournée, & il a bien du monde. Je vous réponds que les chevaux ne tarderont pas.

L'ABBÉ.

Il faudroit envoyer au devant.

Mme. ROUGEAU.

De quel côté ces dames vont-elles, M. l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Nous allons à Sedan.

Mme. ROUGEAU, *faisant l'étonnée.*

A Sedan, M. l'Abbé !

L'ABBÉ.

Oui, à Sedan.

Mme. ROUGEAU.

Allons, puisque vous voulez partir absolument.

L'ABBÉ

Assurément.

Mme. ROUGEAU.

Je vais envoyer.

L'ABBÉ.

Et vous ferez bien.

SCENE IV.

Mme. DE MORTILLIERE, Mme. DE SOUSAY, L'ABBÉ.

Mme. DE MORTILLIERE.

Vous voyez, Madame, comme il eſt néceſſaire d'avoir des hommes quand on voyage, pour parler à toutes ces gens-là.

Mme. DE SOUSAY.

Oui; mais l'Abbé m'a fait peur: il jure, que c'eſt affreux!

L'ABBÉ.

Bon! vous ne voyez rien; quand j'ai penſé être cornette de dragons, je jurois bien mieux que cela.

Mme. DE MORTILLIERE.

Mais, fi donc!

L'ABBÉ.

Mon oncle avoit un lieutenant dans ſa compagnie, qui s'appelloit Pinçon, qui m'en avoit bien appris d'autres. Oh! j'aurois été un fort bon militaire, ſi on ne m'avoit pas fait Abbé.

Mme. DE SOUSAY.

Je le crois, au moins, Madame.

Mme. DE MORTILLIERE.

Et moi auſſi. Je voudrois voir l'Abbé Dorlot en dragon.

L'ABBÉ.

Je vous en donnerai le plaiſir, ſi vous voulez, quand nous ſerons à Sedan. J'ai encore l'habit qu'on m'avoit fait faire.

Mme. DE SOUSAY.

Je ne m'étonne pas s'il eſt ſi brave l'Abbé, il eſt charmant! il n'a peur de de rien en voyage; il eſt tout-à-fait raſſurant.

L'ABBÉ.

La bravoure eſt une miſere; quand on penſe d'une certaine façon, l'état ne fait rien.

Mme. DE MORTILLIERE.

Je ne crois pas celà; car j'ai vu un évêque qui avoit peur des vaches; s'il eût été colonel, sûrement il ne les auroit pas craint.

Mme. DE SOUSAY.

Enfin, nous ſommes fort heureuſes d'avoir l'Abbé avec nous.

Mme. DE MORTILLIERE.

Il faut en avoir bien ſoin.

Mme. DE SOUSAY.

Sans doute, & je penſe qu'il s'eſt enroué en criant : ſi nous lui faiſions faire un lait de poule?

Mme. DE MORTILLIERE.

Cela eſt très-bien penſé.

L'ABBÉ.

Allons, Meſdames, vous êtes trop bonnes.

Mme. DE SOUSAY.

Non, non, l'Abbé, je le veux abſolument, & je vais appeller quelqu'un.

Mme. DE MORTILLIERE.

Oui ; car il ne pourroit peut-être plus chanter. Ah ! voilà la maîtreſſe.

SCÈNE V.

Mme. DE MORTILLIERE, Mme. DE SOUSAY, Mme. ROUGEAU, L'ABBÉ.

Mme. ROUGEAU.

Monsieur l'Abbé, je viens vous dire une bonne nouvelle.

L'ABBÉ.

Comment?

Mme. ROUGEAU.

Vous aurez des chevaux avant un quart-d'heure.

L'ABBÉ.

Vous voyez bien, Mesdames, que je savois bien que je vous en ferois avoir.

Mme. ROUGEAU.

Oui; mais, M. l'Abbé, je ne sais

pas ſi vous ferez bien de vous en ſervir.

L'ABBÉ.

Pourquoi donc ?

Mme. ROUGEAU.

C'eſt qu'il eſt déjà tard, & la nuit...

L'ABBÉ.

Oh ! nous ne craignons rien.

Mme ROUGEAU.

Si vous ne craignez rien, cela eſt différent.

L'ABBÉ.

Comment, cela eſt différent ? Eſt-ce qu'il y a de mauvais chemins ?

Mme. ROUGEAU.

Ce n'eſt pas cela : le chemin eſt bon ; mais la forêt ...

L'ABBÉ.

La forêt ? Que voulez-vous dire ?

Mme. ROUGEAU.

Oh rien ; je ne veux pas faire peur à ces dames. Je ferai mettre les chevaux d'abord qu'ils seront arrivés ; on ne leur fera pas manger l'avoine, pour ne pas vous retarder.

Mme. DE MORTILLIERE.

Dites donc, Madame, qu'eſt-ce qu'il y a dans la forêt ?

Mme. ROUGEAU.

Oh rien ! rien.

Mme. DE SOUSAY.

Nous voulons le ſavoir abſolument.

Mme. ROUGEAU.

Eh bien ! Madame, je m'en vais le dire à M. l'Abbé.

L'ABBÉ, *inquiet.*

Voyons : dites-moi ce que c'eſt.

M. ROUGEAU, *à l'Abbé* (*à part*).

Eſt-ce que vous n'avez pas entendu parler de Bras-de-fer ?

L'ABBÉ.

Non : qu'eſt-ce que c'eſt que Bras-de-fer ?

Mme. ROUGEAU.

C'eſt un ſolitaire qui arrête toutes les voitures pour les voler.

L'ABBÉ.

Cela eſt bien certain ?

Mme. ROUGEAU.

Oui, M. l'Abbé.

Mme. DE SOUSAY.

Madame, l'Abbé pâlit.

L'ABBÉ.

Je pâlis ?

Mme. DE SOUSAY.

Oui, l'Abbé.

L'ABBÉ, *se rassurant.*

Moi ? point du tout.

Mme. DE MORTILLIERE.

Allons, Madame, dites-nous donc.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, *sans paroître.*

Allons donc, Mme. Rougeau, des chevaux, des chevaux; mais où est-elle donc ?

Mme. ROUGEAU.

Me voilà ! me voilà !

M. DU HABLE.

Ah ! ah ! ici ? Mesdames, je vous demande bien pardon. *Il veut s'en aller.*

L'ABBÉ.

Entrez donc, Monſieur, entrez donc.

M. DU HABLE.

C'eſt que je crains d'être indiſcret.

L'ABBÉ.

Ces dames vous en prient.

Mme. DE SOUSAY.

Oui, Monſieur, nous ſerons bien aiſe de cauſer avec vous.

L'ABBÉ.

Monſieur, pourroit-on vous demander ſi vous viendriez de Sedan ?

M. DU HABLE.

Oui, Monſieur.

Mme. DE MORTILLIERE, *à Mme. de Souſay.*

Ah ! ah ! Madame, nous allons ſavoir...

L'ABBÉ.

Monſieur, le chemin eſt-il sûr ?

M. DU HABLE.

Oui, Monſieur, c'eſt un fort bon chemin.

L'ABBÉ.

Il n'y a donc rien à craindre ?

M. DU HABLE.

Non. Pour le peu que votre voiture ſoit bonne, vous arriverez aiſément à Sedan.

Mme. DE MORTILLIERE.

Mais ce n'eſt pas là ce que nous vous demandons. Nous voudrions ſavoir ſi nous ferons bien de traverſer la forêt la nuit.

M. DU HABLE.

C'eſt ſelon qu'on eſt brave.

Mme. DE SOUSAY.

Comment brave ! Madame...

L'ABBÉ.

Voilà ces dames qui ſe récrient déjà. Pour moi, je n'aurois pas peur; mais quand on eſt avec des femmes, vous ſentez bien qu'on eſt fort embarraſſé.

M. DU HABLE.

Ma foi, Monſieur, il me ſemble pourtant qu'on doit avoir peur la nuit; pour le jour, on voit venir, & l'on ſe tient ſur ſes gardes.

L'ABBÉ, *tremblant.*

Comment, ſur ſes gardes?

M. DU HABLE.

Oui. Par exemple: j'ai vu Bras-de-fer venir à gauche, j'ai tenu mon piſtolet ſur la portiere, il s'eſt éloigné. Je me ſuis bien douté qu'il reparoîtroit à droite. En effet, il s'eſt préſenté; & moi, mes deux piſtolets à droite & à gauche, j'ai paſſé la forêt tranquillement: ainſi, en faiſant comme

moi; mais de jour vous n'avez rien à craindre.

L'ABBÉ.

Mais nous n'avons point de piſtolets; je n'ai pas cru, en ſortant de Paris, qu'il y avoit à craindre ſur ce chemin-ci.

M. DU HABLE.

Il y a des momens où vous pourriez paſſer.

L'ABBÉ.

Des momens?

M. DU HABLE.

Oui, où Bras-de-fer ſeroit occupé ailleurs, par exemple.

Mme. DE MORTILLIERE.

Monſieur l'Abbé, je ne paſſerai jamais la forêt.

Mme. DE SOUSAY.

Ni moi non plus, sûrement.

L'ABBÉ.

Attendez donc, Meſdames ; il ne faut pas avoir peur comme cela ; ſi vous étiez toutes ſeules, à la bonne heure.

M. DU HABLE.

Meſdames, ſongez donc que vous avez M. l'Abbé qui doit vous raſſurer.

Mme. DE MORTILLIERE.

Oui ; mais nous ne voulons pas le faire tuer.

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre avec des piſtolets, je vous en réponds.

Mme. DE SOUSAY.

Mais, Monſieur, on vous a déjà dit que nous n'en avions point.

M. DU HABLE.

Cela devient différent.

L'ABBÉ.

Attendez, Meſdames, il me vient une idée.

Mme. DE MORTILLIERE.

Allons, voyons, l'Abbé.

Mme. DE SOUSAY.

Ah ! il eſt charmant.

L'ABBÉ.

Monſieur, vous pouvez nous faire un grand plaiſir, & qui obligeroit infiniment ces dames.

M. DU HABLE.

Je ne demande pas mieux, aſſurément.

L'ABBÉ.

Je le crois, ainſi voici ma propoſition : vous pourriez nous prêter ou nous céder vos piſtolets; vous n'en avez pas beſoin pour aller d'ici à Paris, il n'y a rien à craindre, nous en venons.

M. DU HABLE.

Oui, Monſieur; mais je n'y vais pas, moi : à trois lieues d'ici je quitte la grande route... &, ma foi, on ne ſait pour lors qui on peut rencontrer; je ſuis au déſeſpoir de vous refuſer ainſi que ces dames. Je voudrois de tout mon cœur...

Mme. DE MORTILLIERE.

Ah! Monſieur, nous n'en doutons pas. En vérité, l'Abbé, auſſi vous ne ſongez à rien.

L'ABBÉ.

Vous verrez que j'ai tort à préſent.

Mme. DE SOUSAY.

Les hommes ſont comme cela.

Mme. DE MORTILLIERE.

Moi, je ne ſaurois ſouffrir les gens trop braves.

L'ABBÉ.

Mais, Madame, ce n'eſt pas ma faute, ſi...

Mme. DE SOUSAY.

Il faut du moins craindre pour les autres, & ne pas croire que tout le monde vous reſſemble.

L'ABBÉ.

Croyez-vous que je ne crains pas?

M. DU HABLE.

Attendez, Meſdames, je crois que je pourrai vous tirer d'embarras.

Mme. DE MORTILLIERE.

Ah! Monſieur, dites donc promptement.

M. DU HABLE.

Oui, ſûrement, je dois les avoir.

L'ABBÉ.

Quoi donc?

M. DU HABLE.

Je m'en vais vous le dire.

Mme. DE SOUSAY.

Ne nous faites pas languir.

M. DU HABLE.

Un de mes couſins, qui rafole de belles armes, m'a prié de lui rapporter de Sedan une paire de piſtolets, & je crois que je les ai dans ma malle.

L'ABBÉ.

Réellement ?

M. DU HABLE.

Je n'en ſuis pas bien sûr ; mais je vais y voir.

Mme. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monſieur, ne perdez pas un inſtant.

L'ABBÉ.

Pouvu que vous ne les ayiez pas oubliés.

M. DU HABLE.

Je me rappelle à préſent qu'ils doivent

vent y être. Je reviens dans le moment.

L'ABBÉ.

Allez allez, Monſieur, allez vîte; & envoyez-nous la maîtreſſe.

M. DU HABLE.

La voici, M. l'Abbé.

SCENE VII.

Mme. DE MORTILLIERE, Mme. DE SOUSAY, L'ABBÉ, Mme. ROUGEAU.

Mme. ROUGEAU.

Mr. l'Abbé, vos chevaux vont être mis dans l'inſtant.

L'ABBÉ.

Ecoutez-nous, Madame.

Mme. ROUGEAU.

Oh ! Monſieur, ils ſont bons, ils vous meneront bien.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas là ce que je veux dire.

Mme. ROUGEAU.

Je vous donnerai deux poſtillons qui n'ont pas peur.

L'ABBÉ.

Un moment donc.

Mme. ROUGEAU.

Ils iront ventre à terre ; ſi on vous attaque.

L'ABBÉ.

Mais nous ne voulons pas partir à préſent.

Mme. ROUGEAU.

Vous partirez quand vous voudrez ;

je vous réponds qu'avec ces deux hommes-là vous n'avez rien à craindre.

L'ABBÉ.

Nous ne craignons pas non plus; mais ces dames veulent coucher ici.

Mme. ROUGEAU.

En ce cas, je m'en vais faire leurs lits.

L'ABBÉ.

A la bonne heure; mais avant...

Mme. ROUGEAU.

Vous aurez des draps très-propres & de bons lits, cela va être fait dans le moment.

L'ABBÉ.

Attendez donc.

Mme. ROUGEAU.

Je fais tout ce qu'il faut à des dames comme celles-là; ne vous inquié-

tez pas, M. l'Abbé, vous ſerez auſſi très-bien couché. Allons, Marianne, Génevieve.

L'ABBÉ.

Voulez-vous bien attendre?

Mme. ROUGEAU.

Quoi donc?

L'ABBÉ.

Nous voulons ſouper, avant tout.

Mme. ROUGEAU.

Il faut donc le dire. Allons, je vais faire tuer des poulets.

L'ABBÉ.

Mais ils ſeront durs.

Mme. ROUGEAU.

Oh que non! on leur fait avaler du vinaigre. Je vais vous faire faire une bonne fricaſſée.

L'ABBÉ.

Mais il faut autre chose.

Mme. ROUGEAU.

Ne vous embarrassez pas, vous serez contens. Allons Marianne! Génevieve!

L'ABBÉ.

Vous ne voulez pas nous dire...

Mme. ROUGEAU.

Mon Dieu, laissez-moi faire, laissez-moi faire.

SCENE VIII.

Mme. DE MORTILLIERE, Mme. DE SOUSAY, M. DU HABLE, L'ABBÉ.

M. DU HABLE.

Tenez, M. l'Abbé, voilà les piſtolets dont je vous ai parlé.

L'ABBÉ.

Voyons, voyons.

Mme. DE MORTILLIERE.

L'Abbé, prenez garde.

M. DU HABLE.

Ils ne ſont pas chargés, Madame.

L'ABBÉ.

Ils ſont bien à la main. (*Il touche au*

chien, & le fait partir). Eh bien ! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? (*Il a peur*).

Mme. DE SOUSAY.

L'Abbé, n'êtes-vous pas bleſſé ?

M. DU HABLÉ.

Il n'y a rien à craindre, Madame.

L'ABBÉ.

Non ; c'eſt que je voulois eſſayer...

Mme. DE MORTILLIERE.

Prenez donc garde, encore une fois.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais manier des armes. Je crois ces piſtolets fort bons.

M. DU HABLE.

Ils ſont bien conditionnés.

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je vous dis. Et combien vous ont-ils coûté ?

M. DU HABLE.

Dix louis, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Je vais vous les payer. (*Il les regarde toujours*).

Mme. DE MORTILLIERE.

Non, l'Abbé, c'eſt notre affaire. (*Elles donnent chacune cinq louis*).

L'ABBÉ.

Voilà ce que je ne ſouffrirai pas.

Mme. DE SOUSAY.

C'eſt une miſere.

L'ABBÉ.

D'ailleurs, c'eſt moi qui les achete.

Mme. DE MORTILLIERE.

Je vous dis que non.

L'ABBÉ.

Je veux les avoir à moi.

Mme. DE SOUSAY.

Eh bien ! nous vous en faiſons préſent.

L'ABBÉ.

Cela ſeroit joli ! Ah çà, Monſieur, vous dites dix louis ? (*Il met la main à la poche*).

M. DU HABLE.

Ces dames m'ont payé, Monſieur.

L'ABBÉ.

En vérité, Meſdames, voilà de ces choſes qui ne ſe font pas.

Mme. DE MORTILLIERE.

Allons, l'Abbé, ne parlez plus de cela.

L'ABBÉ.

Je vais vous rendre vos dix louis.

Mme. DE SOUSAY.

Voulez-vous bien finir cette enfance-là, l'Abbé ?

Mme. DE MORTILLIERE.

Allez plutôt voir ſi notre ſouper ſera bon, vous vous y connoiſſez.

L'ABBÉ.

Un peu.

Mme. DE SOUSAY.

Il faut que Monſieur ſoupe avec nous.

M. DU HABLE.

Madame, je ne puis pas avoir cet honneur-là.

Mme. DE MORTILLIERE.

Ah! Monſieur, nous vous en prions, nous vous avons trop d'obligations pour que...

L'ABBÉ.

Monſieur, vous ne pouvez pas refuſer ces dames.

M. DU HABLE.

Puiſqu'elles le veulent abſolument...

SCENE IX.

Mme. DE MORTILLIERE, Mme. DE SOUSAY, L'ABBÉ, M. PINÇON, Mme. ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. PINÇON, *sans paroître.*

Où eſt-il donc M. l'Abbé d'Orlot ?

Mme. ROUGEAU.

Ici, Monſieur.

L'ABBÉ.

Ah ! c'eſt M. Pinçon.

M. PINÇON, *en redingotte ſur un habit.*

Moi-même, M. l'Abbé ; j'ai reconnu là-bas Flamand, qui m'a dit que vous étiez ici.

L'ABBÉ.

Meſdames, voilà mon maître à jurer, dont je vous parlois tout à-l'heure.

M. PINÇON.

Que dites-vous donc là, M. l'Abbé?

Mme. DE MORTILLIERE.

Nous ſerons fort aiſes de faire connoiſſance avec M. Pinçon.

L'ABBÉ.

D'où venez-vous comme cela, M. Pinçon?

M. PINÇON.

De trois lieues d'ici, M l'Abbé.

Mme. DE SOUSAY.

Et allez-vous à Sedan, Monſieur?

M. PINÇON.

Oui, Madame.

Mme. DE MORTILLIERE.

J'en ſuis fort aiſe, parce que vous pourrez nous accompagner.

M. PINÇON.

De tout mon cœur, Madame.

Mme. DE SOUSAY.

Etes-vous armé ?

M. PINÇON.

Oui, Madame, & aſſez bien ; d'ailleurs j'ai encore quatre perſonnes avec moi qui le ſont auſſi.

M. DU HABLE, *à Mme. Rougeau.*

Quel eſt donc cet homme-là ?

Mme. ROUGEAU.

Je ne le connois pas.

M. DU HABLE.

J'ai envie de m'enfuir. (*Il veut ſortir.*)

Mme. DE MORTILLIERE.

Monſieur, où allez-vous donc ?

M. DU HABLE.

Je reviens, M. l'Abbé.

Mme. DE SOUSAY.

Ah ! l'Abbé, je parie qu'il ne veut pas ſouper avec nous. Retenez-le donc.

M. PINÇON.

Sûrement, Monſieur, reſtez, reſtez.

M. DU HABLE.

Monſieur, eſt-ce que j'ai l'honneur d'être connu de vous ?

M. PINÇON.

Non, Monſieur, pas encore.

Mme. DE MORTILLIERE.

Ah ! Monſieur, c'eſt le plus honnête homme du monde, & à qui nous avons la plus grande obligation.

M. PINÇON.

Comment donc ?

Mme. DE SOUSAY.

Il nous a fait le plaiſir de nous céder ces piſtolets pour ce qu'ils lui ont coûté.

L'ABBÉ.

Oui, pour dix louis.

M. PINÇON.

Ils ſont fort beaux ; mais qu'en voulez-vous faire ?

L'ABBÉ.

Paſſer la forêt en ſûreté. C'eſt ce qui nous a fait demander ſi vous étiez armé, à cauſe d'un certain voleur nommé Bras-de-fer.

M. PINÇON.

Qui eſt dans la forêt ?

Mme. DE MORTILLIERE.

Oui, vraiment, eſt-ce que vous ne le ſaviez pas ?

M. PINÇON.

On m'en avoit dit quelque chose ; mais je ne le croyois pas.

Mme. DE SOUSAY.

Voilà Monsieur qui l'a vu.

M. PINÇON.

Vous l'avez vu, Monsieur ?

M. DU HABLE, *embarrassé.*

Oui, Monsieur.

M. PINÇON.

Et vous avez vendu ces pistolets à ces dames ?

M. DU HABLE.

Je les ai cédés.

M. PINÇON.

Pour dix louis.

M. DU HABLE.

Pour ce qu'ils m'ont coûté.

M. PINÇON.

C'eſt fort bien à vous. M. l'Abbé ; on parle beaucoup à Sedan de ce voleur.

Mme. DE MORTILLIERE.

Mais il faudroit le faire arrêter.

M. PINÇON.

On a trouvé des moyens pour cela ; & M. l'intendant fait faire des perquiſitions...

Mme. DE SOUSAY.

Il faut qu'une route comme celle-ci ſoit sûre.

M. PINÇON.

Elle le ſera auſſi. M. l'Abbé ; j'ai quitté les Dragons.

L'ABBÉ.

Comment mon oncle y a-t-il consenti ?

M. PINÇON.

Il savoit que je n'avois point de fortune ; il m'a fait faire un arrangement pour céder mon emploi, & il m'a fait avoir une lieutenance de la maréchaussée de cette province. (*Il déboutonne sa redingotte*).

M. DU HABLE.

Ah ciel ! (*Il veut sortir*).

Mme. DE MORTILLIERE.

C'est fort heureux pour nous, Madame, nous voyagerons sûrement.

M. PINÇON, *à M. Du Hable.*

Monsieur, je vous ai déjà dit de rester. Actuellement, commencez par rendre à ces dames les dix louis qu'elles vous ont donné pour vos pistolets.

M. DU HABLE.

Puiſqu'elles n'en ont pas beſoin, j'en ſuis fort aiſe. (*Il rend l'argent & il veut s'en aller*).

M. PINÇON.

Un moment, s'il vous plaît, Monſieur.

M. DU HABLE.

Mais, Monſieur, j'ai affaire.

M. PINÇON.

Je ſais votre affaire. Savez-vous quel étoit le commerce de ce Monſieur-là, Meſdames? celui d'épouvanter les voyageurs pour leur vendre dix louis des piſtolets d'un louis.

M. DU HABLE.

Monſieur, en vérité...

Mme. DE SOUSAY.

Quoi! il ſeroit poſſible que nous euſſions été ſa dupe!

M. PINÇON.

Sûrement, Meſdames.

L'ABBÉ.

Si vous voulez que je vous le diſe, je m'en étois un peu douté, & je voulois lui parler en particulier.

Mme. DE MORTILLIERE.

Ah oui ! l'Abbé, c'eſt bien fin, à cette heure que vous le connoiſſez.

M. PINÇON.

Allons, Monſieur, ſuivez-moi.

M. DU HABLE.

Mais, Meſſieurs, Meſdames, M. l'Abbé, priez donc pour moi.

M. PINÇON.

Cela eſt inutile. Pour vous, Mme. Rougeau, nous nous reverrons. Faites donner des chevaux à ces dames.

Mme. ROUGEAU.

Et le ſouper que l'on fait pour elles ?

M. PINÇON.

Ces dames ne ſouperont, ni ne coucheront ici.

Mme. ROUGEAU.

M. Du Hable, je vous l'avois bien dit.

M. PINÇON.

Allons, Meſdames, j'aurai l'honneur de vous eſcorter.

Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle ſe caſſe.

FIN

LES ENNUIS
DE
LA CAMPAGNE.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Mme. DE CLAIRAS.
Mme. DE RESAN.
M. DE CLAIRAS.
Le CHEVALIER DE CORSI.
L'ABBÉ CONSERVE.
M. TRAGIQUIN, *Comédien.*
DUBOIS, *Valet-de-Chambre.*
La BRISÉE, *Garde-de-Chasse.*

La Scene eſt à la Campagne, chez M. de Clairas.

LES

LES ENNUIS DE A CAMPAGNE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Mme. DE CLAIRAS, Mme. DE RESAN.

Mme. DE RESAN.

Vous voyez bien, Mme. de Clairas, que nous avons eu tort de nous preſſer de deſcendre dans le ſallon, puiſqu'il n'y a perſonne.

Mme. DE CLAIRAS.

Mais vous ſavez bien que voilà comme ſont ces Meſſieurs ; ils ſe plaignent toujours qu'on ne peut pas nous tirer de nos chambres, & je voudrois ſavoir pourquoi faire ; car ſi nous travaillons, cela les ennuie.

Mme. DE RESAN.

Oui, ils veulent qu'on ne ſoit occupée que d'eux, & ils ne font rien pour vous plaire ; je vous avoue que ſouvent les hommes m'impatientent.

Mme. DE CLAIRAS.

Sur-tout les maris ; ils ſe croient en droit de vous contrarier ſans ceſſe, & ſur tout. Par exemple, ne trouvez-vous pas bien agréable d'être à la campagne par le tems qu'il fait ?

Mme. DE RESAN.

Ces Meſſieurs veulent chaſſer.

Mme. DE CLAIRAS.

Oui, & pendant ce tems-là nous ne profitons pas de nos petites loges.

Mme. DE RESAN.

Si du moins ils cherchoient à nous amuſer.

Mme. DE CLAIRAS.

Bon ! ils y penſent bien : ils cauſent entr'eux.

Mme. DE RESAN.

Et quand une fois ils ont entamé une converſation ſur la guerre, il y a pour en mourir d'ennui.

Mme. DE CLAIRAS.

Et la chaſſe donc ?

Mme. DE RESAN.

Eſt-ce qu'ils n'y ont pas fait aller aujourd'hui l'abbé Conſerve.

Mme. DE CLAIRAS.

J'ai cru qu'il s'étoit échappé pour aller dîner chez la vicomteſſe de Roſeſeche, que je ne peux pas ſouffrir.

Mme. DE RESAN.

Je penſe bien comme vous. C'eſt une créature odieuſe, avec toutes ſes prétentions à l'eſprit; elle ne parle que de vers, décide de tous les ouvrages nouveaux, & elle ne ſait jamais ce qu'elle dit.

Mme. DE CLAIRAS.

L'Abbé l'aime à la folie, avec tout cela.

Mme. DE RESAN.

Parce qu'elle lui trouve beaucoup d'eſprit. J'ai pourtant vu un moment où il étoit brouillé avec elle.

Mme. DE CLAIRAS.

C'eſt qu'elle avoit trouvé mauvais des vers qu'il avoit faits pour moi.

Mme. DE RESAN.

Ah ! voilà ce que c'eſt. Il vouloit s'en venger, & pour cela, il avoit fait le plus mauvais logogriphe du monde, qu'il vouloit faire mettre dans le Mercure ſous le nom de la vicomteſſe.

Mme. DE CLAIRAS.

Cela auroit été délicieux ! A propos, il avoit promis de nous faire un proverbe pour ce ſoir ?

Mme. DE RESAN.

Il y travaille peut-être. Ah ! voilà le Chevalier.

SCENE II.

Mme. DE CLAIRAS, Mme. DE RESAN, Le CHEVALIER.

Mme. DE RESAN.

Chevalier, qu'avez-vous fait de l'abbé Conſerve ?

Le CHEVALIER.

Bon ! nous l'avions poſté à merveilles au coin du bois de Cherſi, où même le ſanglier a paſſé ; il s'eſt ennuyé de l'attendre, & il nous a laiſſé.

Mme. DE CLAIRAS.

Il a bien fait.

Le CHEVALIER.

Point du tout ; car il l'auroit peut-être tué, & il auroit évité ce qui eſt arrivé à Clairas.

Mme. DE CLAIRAS.

Comment donc ?

Le CHEVALIER.

J'étois à la croiſée du chemin qui va au pont, Clairas étoit poſté au poteau de la fontaine ; j'entends quelque choſe qui me dépaſſe, que je ne vois pas, & qui va de ſon côté ; je lui crie : A toi, Clairas ! Il tire, & c'eſt ſur ſa chienne.

Mme. DE CLAIRAS.

Diane ?

Le CHEVALIER.

Oui, vraiment.

Mme. DE CLAIRAS.

J'en ſuis bien aiſe. Cette vilaine bête-là venoit toujours s'étendre devant le feu, & elle nous infectoit.

Le CHEVALIER.

Oh ! mais ne vous réjouiſſez pas tant ; car ce ne ſera rien.

Mme. DE RESAN.

Quel malheur vous eſt-il donc arrivé?

Le CHEVALIER.

Que nous avons manqué notre ſanglier, qui, pendant que nous étions occupés de la chienne, a gagné le bois de Roumant.

Mme. DE CLAIRAS.

Si ce n'eſt que cela, je ne m'en ſoucie guere.

Mme. DE RESAN.

Mais l'Abbé, où eſt-il?

Le CHEVALIER.

Dans ſa chambre. Pendant que je m'habillois, je l'ai entendu qui faiſoit des éclats de rire!...

Mme. DE CLAIRAS.

Quoi! tout ſeul?

Le CHEVALIER.

Oui, vraiment. J'ai été voir à propos de quoi; il m'a dit: Ne me troublez pas; cela ſera charmant, & il barbouille actuellement du papier avec une facilité incroyable.

Mme. DE RESAN.

C'eſt apparemment le proverbe qu'il nous a promis.

Le CHEVALIER.

Oui; car il m'a dit qu'il me faiſoit un rôle...

Mme. DE CLAIRAS.

Toujours charmant, comme il dit?

Le CHEVALIER.

Sûrement.

Mme. DE RESAN.

Ah! le voilà.

SCENE III.

Mme. DE CLAIRAS, Mme. DE RESAN, Le CHEVALIER, L'ABBÉ.

Mme. DE CLAIRAS.

Eh bien ! l'Abbé, le proverbe que vous nous aviez promis ?

L'ABBÉ.

Il eſt fait. Il ſera charmant !

Le CHEVALIER.

Je vous l'avois bien dit, Meſdames.

Mme. DE RESAN.

Voyons, voyons ce que c'eſt.

L'ABBÉ.

Mais c'eſt qu'il faudroit que ceux qui doivent y jouer fuſſent tous ici.

Mme. DE CLAIRAS.

Qu'eſt-ce qu'il vous faut, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Mais vous, Meſdames, premiérement ; le Chevalier, M. de Clairas, le Baron & moi ; je vous dis cela ſera charmant !

Mme. DE CLAIRAS.

Quel rôle me donnez-vous, à moi ?

L'ABBÉ.

Celui d'une coquette. C'eſt un rôle charmant !

Mme. DE RESAN.

Et moi ?

L'ABBÉ.

Une vieille bavarde.

Le CHEVALIER.

Ce ſera un rôle charmant, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Oui, charmant ! toi, un homme qui danſe toujours, & qui caſſe tout.

Le CHEVALIER.

Fort bien. Et Clairas ?

L'ABBÉ.

Un homme de mauvaiſe humeur ; que tout le monde impatiente.

Mme. DE CLAIRAS.

Ce rôle-là eſt très-bon pour mon mari.

L'ABBÉ.

Vous verrez s'il ne ſera pas charmant ! le Baron ſera un diſtrait.

Mme. DE RESAN.

A-çà, le fond du proverbe, qu'eſt-ce que c'eſt ?

L'ABBÉ.

Vous allez voir ; mais c'eſt qu'il faut

droit attendre que tous ceux qui doivent jouer fussent ici.

Mme. DE CLAIRAS.

Qu'est-ce que cela fait ?

Mme. DE RESAN.

Dites-nous le mot du proverbe.

L'ABBÉ.

A bon Entendeur salut. Je crois qu'il est charmant le mot ; hem, qu'en dites-vous ?

Le CHEVALIER.

Sans doute, charmant ! On peut faire beaucoup de chose là-dessus.

L'ABBÉ.

Ah ! pas tant.

Mme. DE RESAN.

Dites donc, l'Abbé ? vous êtes odieux !

L'ABBÉ.

Ne vous fâchez pas. La coquette eſt à ſa toilette.

Mme. DE CLAIRAS.

L'Abbé, comment faudra-t-il que je ſois habillée ?

L'ABBÉ.

Mais, comme on eſt à ſa toilette.

Mme. DE CLAIRAS.

Attendez, il faut ſavoir ſi j'ai mon peignoir de gaze.

L'ABBÉ.

Cela eſt égal.

Mme. DE CLAIRAS.

Eh ! non, non, cela n'eſt pas égal. Chevalier, ſonnez un peu ; qu'on me faſſe venir Mlle. Julie.

L'ABBÉ.

Après que j'aurai fini, Madame,

s'il vous plaît. Vous êtes donc à votre toilette.

Mme. DE CLAIRAS.

Pourrois-je avoir un chapeau à l'Angloise ? je les aime à la folie.

L'ABBÉ.

Mais, Madame, c'eſt que...

Mme. DE CLAIRAS.

Ah ! je vous en prie, l'Abbé, qu'eſt-ce que cela vous fait ?

L'ABBÉ.

Mais tout. Vous mettez vos diamans.

Mme. DE CLAIRAS.

Les vôtres ſont mieux montés que les miens, vous me les prêterez, Madame.

Mme. DE RESAN.

Sans doute.

Mme. DE CLAIRAS.

Allons, l'Abbé, je mettrai donc ce chapeau que j'avois avant hier.

L'ABBÉ.

La marquiſe de Roquentin arrive; & raconte une hiſtoire, qui eſt préciſément la vôtre.

Mme. DE RESAN.

J'aurai un collet monté, l'Abbé; celui avec lequel j'ai joué la gouvernante dans le Magnifique?

L'ABBÉ.

Mais non, Madame, on eſt habillé à la Françoiſe.

Mme. DE RESAN.

Oh! pardonnez-moi, je mettrai même une petite pointe noire, cela coëffe à merveilles.

L'ABBÉ.

Mais ce n'eſt point là le coſtume.

Mme. DE RESAN.

Je ne jouerai pas le rôle ſans cela ; d'abord.

Le CHEVALIER.

Mais, Meſdames, vous ne ſaurez jamais le proverbe, ſi vous l'arrêtez toujours.

Mme. DE CLAIRAS.

C'eſt qu'il eſt néceſſaire de ſavoir comment nous nous habillerons. Allons finiſſez donc, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oh ! mais vous ne ſavez encore rien. La coquette, qui ne ſe reconnoît pas d'abord, à ce que lui dit la bavarde, paſſe toutes les femmes de Paris en revue ; vous ſentez que vous aurez là de quoi faire des portraits charmans !

Mme. DE CLAIRAS.

Madame, ſi je mettois cette robe que vous ſavez ?

Mme. DE RESAN.

Oui, ſous un peignoir, le couleur de roſe ſera à merveilles. Moi, je mettrai ma robe capucine rayée de verd.

Mme. DE CLAIRAS.

Elle aura l'air couleur de roſe & verd à la lumiere.

Mme. DE RESAN.

Vous avez raiſon, je penſe que j'en ai une autre qui ſera très-bien.

L'ABBÉ.

Meſdames, ſi vous voulez m'arrêter à chaque inſtant, je ne peux pas vous expliquer...

Mme. DE CLAIRAS.

Nous vous entendons, continuez toujours.

Le CHEVALIER.

Attendez, l'Abbé, voici Clairas

L'ABBÉ.

C'eſt bon. Si nous pouvions avoir le Baron à préſent.

SCENE IV.

Mme. DE CLAIRAS, Mme. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, Le CHEVALIER, L'ABBÉ.

Mme. DE CLAIRAS.

Arrivez donc, Monſieur ; l'Abbé n'a qu'un cri après vous.

M. DE CLAIRAS.

Oui ; c'eſt un joli ſujet, il eſt cauſe que nous avons manqué notre ſanglier.

Mme. DE RESAN.

Allons, Monſieur de Clairas, laiſſez-là votre chaſſe, & écoutez le proverbe de l'Abbé.

M. DE CLAIRAS.

Et ma chienne ſera peut-être eſtropiée encore.

Mme. DE CLAIRAS.

Vous ne croyez donc pas qu'elle en mourra ?

M. DE CLAIRAS.

Je ſuis bien sûr que non.

Mme. DE CLAIRAS.

En ce cas-là, c'eſt comme rien.

M. DE CLAIRAS.

Comment rien ? & ſi elle ne peut plus chaſſer ?

Mme. DE CLAIRAS.

Oh ! je m'entends bien.

M. DE CLAIRAS.

C'eſt-à-dire, que vous voudriez qu'elle fût morte ; c'eſt aſſez que je l'aime pour...

Mme. DE RESAN.

Vous allez vous quereller ? Nous n'avons pas de tems à perdre. L'Abbé, continuez donc.

L'ABBÉ.

J'en étois, je crois, à la converſation de la toilette.

M. DE CLAIRAS.

Encore le garde n'a ſu ce qu'il faiſoit ; il avoit mis des écliſſes trop courtes.

L'ABBÉ.

Madame de Roquentin dit donc à la coquette...

M. DE CLAIRAS.

Ils n'ont jamais voulu aller chercher le pere de l'aſſemblée, qui s'y entend mieux qu'eux tous.

Mme. DE RESAN.

Quoi ! c'eſt toujours votre chienne qui vous occupe ?

M. DE CLAIRAS.

Je parie qu'on vient me dire que tout cela va à la diable. La peſte ſoit des gens !

SCENE V.

Mme. DE CLAIRAS, Mme. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, Le CHEVALIER, L'ABBÉ, DUBOIS.

Mme. DE CLAIRAS.

Hé bien ! qu'eſt-ce qu'il y a, Dubois, ſera-t-elle eſtropiée ?

DUBOIS, *riant.*

Eſtropié, Madame, sûrement.

M. DE CLAIRAS.

Qu'eſt-ce que tu dis ? Il m'avoit aſſuré que non.

DUBOIS, *riant.*

Vous allez voir, Monsieur.

M. DE CLAIRAS.

Comment ! voir ?

DUBOIS, *riant.*

Que je ne me trompe pas. Il n'a point de bras.

M. DE CLAIRAS.

Qui ?

DUBOIS, *riant.*

Un Monsieur qui vous demande ; c'est un drôle de corps toujours.

M. DE CLAIRAS.

Je crois qu'il est devenu fou.

DUBOIS, *riant.*

Je le crois aussi. Il a une canne.

M. DE CLAIRAS.

Une canne ?

DUBOIS, *riant.*

Oui, Monsieur, & un manchon.

M. DE CLAIRAS.

Qui donc ?

DUBOIS, *riant.*

Il est là ; si vous voulez, je le ferai entrer.

M. DE CLAIRAS.

Je n'y comprends rien, & il m'impatiente avec ses ris immodérés.

DUBOIS, *riant.*

Dame, Monsieur, ce n'est pas ma faute.

Mme. DE CLAIRAS.

Faites entrer, au lieu de vous fâcher.

Mme. DE RESAN.

Sans doute, Mme. de Clairas a raison, vous saurez ce que c'est.

M.

M. DE CLAIRAS.

Allons, fais ce que ces Dames veulent.

DUBOIS.

Vous allez voir. Entrez, Monsieur. (*Il rit*).

SCENE V.

Mme. DE CLAIRAS, Mme. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, Le CHEVALIER, L'ABBÉ, M. TRAGIQUIN, *sans bras, avec un manchon & une canne attachée à sa boutonniere.*

Mme. DE CLAIRAS.

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur, que demandez-vous ?

M. TRAGIQUIN.

Monsieur, j'ai l'honneur de me pré-

ſenter à vous pour vous offrir mes ſervices.

M. DE CLAIRAS.

Et quel homme êtes-vous ?

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, je ſuis comédien ; & comme nous paſſons ici avec toute la troupe, nous ſerions très-flattés ſi nous pouvions avoir l'honneur d'amuſer l'honorable compagnie qui eſt dans ce château.

Le CHEVALIER.

Eſt-ce vous, Monſieur, qui êtes le directeur ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Monſieur, à vous ſervir.

Mme. DE RESAN.

Monſieur, qu'eſt-ce qui fait les premiers rôles dans votre troupe ? eſt-ce un homme bien fait, de jolie figure ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Madame, c'eſt moi.

Le CHEVALIER.

Eh ! comment faites-vous pour jouer la comédie ſans bras ? Cela doit être curieux.

M. TRAGIQUIN.

Ah ! Monſieur, rien n'eſt plus aiſé ; c'eſt l'habitude qui fait tout. Dans notre troupe, nous ſommes tous invalides.

Le CHEVALIER.

Invalides ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

Et vos actrices, ſont-elles jolies ?

M. TRAGIQUIN.

M. l'Abbé, à quelques petits dé-

faits près, ces Dames ne ſont pas indifférentes.

Mme. DE CLAIRAS.

Monſieur, comment vous appellez-vous ?

M. TRAGIQUIN.

Tragiquin, Madame, à vous obéir.

Le CHEVALIER.

Quels ſont les autres acteurs, M. Tragiquin ?

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, nous avons Mlle Pleuremiette pour les princeſſes & les grandes amoureuſes; M. Panſard pour les rois & les payſans, & M. Nazillard pour les confidens & les valets.

Mme. DE CLAIRAS.

Monſieur, pourriez-vous nous donner quelque choſe aujourd'hui ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Madame, vous n'avez qu'à ordonner.

Mme. DE RESAN.

Je meurs d'envie de les voir ; mais je voudrois du tragique.

M. TRAGIQUIN.

Rien n'eſt plus aiſé, Madame.

M. DE CLAIRAS.

Une tragédie ſeroit bien longue.

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, nous en avons une en un acte, que vous ne connoiſſez peut-être pas.

Le CHEVALIER.

Comment l'appellez-vous ?

M. TRAGIQUIN.

Criardus & Scandée, Monſieur.

L'ABBÉ.

Vous avez raiſon, je ne connois pas cela.

M. TRAGIQUIN.

Elle eſt du célebre M. André le Perruquier, qui a fait le tremblement de terre de Lisbonne.

Mme. DE RESAN.

Ah ! M. de Clairas, il faut qu'ils nous donnent cette piece-là ce ſoir.

M. DE CLAIRAS.

Et vous avez le proverbe de l'Abbé.

Mme. DE RESAN.

Perſonne ne le ſait, nous le jouerons demain ; nous aurons plus de tems pour nous préparer. Je vous en prie.

M. DE CLAIRAS.

Si vous étiez sûre que cela fût bon encore...

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, Monſeigneur l'intendant de, de... j'ai oublié ſon nom, nous l'a fait jouer trois fois de ſuite.

M. DE CLAIRAS.

Cela prouve beaucoup.

Mme. DE RESAN.

Allons, dites donc, M. de Clairas?

M. DE CLAIRAS.

Un moment, je vous prie, Madame, voilà peut-être des nouvelles de ma chienne.

SCENE VII, & *derniere.*

Les Acteurs précédents, La BRISÉE.

M. DE CLAIRAS.

Eh bien ! qu'eſt-ce qu'il y a, La Briſée ?

La BRISÉE.

Monſieur, le pere de l'aſſemblée a viſiré Diane ; il ne lui a trouvé rien de caſſé, & il dit que dans deux jours elle ne boitera ſeulement pas.

M. DE CLAIRAS.

Eſt-il encore ici ?

La BRISÉE.

Oui, Monſieur.

M. DE CLAIRAS.

Je m'en vais lui parler.

Mme. DE RESAN.

M. de Clairas, en réjouiſſance de la la ſanté de votre chienne, nous aurons la tragédie, n'eſt-ce pas ?

M. DE CLAIRAS.

Madame, je n'ai rien à vous refuſer. (*Il ſort avec La Briſée*).

Mme. DE CLAIRAS.

M. Tragiquin, allez vous apprêter; faites-vous conduire au théatre, & demandez tout ce dont vous aurez beſoin.

Le CHEVALIER.

Je vais lui faire parler au concierge.

Mme. DE CLAIRAS.

Vous ferez bien, Chevalier. L'Abbé, nous jouerons demain votre proverbe.

L'ABBÉ.

La tragédie, Madame, doit toujours avoir le pas.

Mme. DE RESAN.

Allons, Madame, allons annoncer cette repréſentation à tout le monde.

On s'amuſe comme on peut.

FIN.

CRIARDUS

ET

SCANDÉE.

TRAGÉDIE-PROVERBE.

ACTEURS.

POIGNARDIN, *Roi de l'Iſle de Chypre :*
Jambe de bois, & deux béquilles.

SCANDÉE, *Princeſſe Corinthienne :*
Aveugle menée par un chien.

CRIARDUS, *Prince Corinthien :*
Sans bras, geſticulant avec jambes.

TROTAS, *Confident de Criardus :*
Cul-de-jatte.

GARDES *de Poignardin :*
Eſtropiés différemment.

Tous les Acteurs en grands habits tragiques.

La Scene eſt dans le Palais de Poignardin.

CRIARDUS

ET

SCANDÉE.

TRAGÉDIE-PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

CRIARDUS, TROTAS,

CRIARDUS, *geſticulant avec les jambes.*

Depuis long-tems, Trotas, je parcours ce palais,
Sans ſavoir où je ſuis, ſans ſavoir où je vais.

TROTAS.

C'eſt l'uſage, Seigneur.

CRIARDUS.

Quand j'ai quitté Corinthe,
Croyois-je pour mes feux que j'aurois quelque crainte ?

TROTAS.

On traîne ſes malheurs, en croyant qu'on les fuit.

CRIARDUS.

Un ſonge trop cruel ſans ceſſe me pourſuit.

TROTAS.

Déteſtez votre ſort.

CRIARDUS.

Quel coup pour ma tendreſſe !
Je vois en d'autres bras ma divine princeſſe !
Je ne puis de mon cœur bannir l'amour jaloux !
Deſtin cruel, deſtin, ce ſont là de tes coups !

TROTAS.

Je vous cache un ſecret, hélas !...

CRIARDUS.

Quoi ! tu ſoupire ?
Quel ſujet ? inſtruis-moi.

TROTAS.

Non, je ne puis le dire.

CRIARDUS.

Pourquoi diſſimuler ?

TROTAS.

Je ſongeois aux tourments ;
Aux ſoupçons, aux ennuis, à la flamme, aux amants,
A ce qui peut troubler une ame trop ſenſible,
A tout ce que l'amour a de doux, de terrible!
A ce qui doit cauſer le plus grand déſeſpoir.

CRIARDUS.

Que dis-tu, cher Trotas ; quoi ! ne puis-je ſavoir...

TROTAS.

Non, je ne puis parler.

CRIARDUS.

Quelle douleur te preſſe ?
Faut-il mourir ? mourons... Oui ; mais ſans la princeſſe ?

TROTAS.

Il n'y faut plus penſer.

(*Il ſe renverſe en arriere, & tombe ſur le dos*).

CRIARDUS, *le relevant avec le pied.*

O ciel! quoi donc, Trotas?
Qu'eſt-elle devenue? Allons, viens, ſuis mes pas.
Je ne ſaurois reſter dans cette incertitude;
Marchons, courons, volons...

TROTAS.

Dans votre inquiétude
Je dois vous arrêter; écoutez mon récit.

CRIARDUS.

Ah! je n'y penſois pas.

TROTAS.

Je ne perds pas l'eſprit:
D'un confident diſcret c'eſt l'uſage ordinaire;
Puiſque je dois parler, je ne veux pas me taire.
Daignez m'entendre, enfin.

CRIARDUS.

Approchez ce fauteuil,
Auſſi bien, cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil.

TROTAS, *traînant le fauteuil.*

C'eſt donc le ſpectateur qu'ici je vais inſtruire:
De grace, écoutez-moi.

CRIARDUS.

Eh! que veux-tu me dire?
Tu ne peux adoucir le ſort le plus affreux.

TROTAS.

Non; mais je dois parler de l'objet de vos feux.
Je reprends d'un peu haut. Lorſque pour la princeſſe.
Je vous vis de l'amour, je fus dans la détreſſe;
Je prévoyois les maux qui menaçoient vos jours.

CRIARDUS.

Mais quoi, tu ne dis rien, & tu parles toujours!

TROTAS.

Votre amour pour Scandée enflamma de colere
Un pere qui vous aime, un roi que l'on révere,
Et qui vous deſtinoit...

CRIARDUS.

Un objet odieux!

TROTAS.

Parce que votre cœur aimoit en d'autres lieux.
Avec Scandée, enfin, vous fuyez votre pere :
Nous abordons ici ; qu'y prétendez-vous faire ?
L'empereur Poignardin a de l'eſprit, des yeux,
Et pour ne pas aimer, il n'eſt pas aſſez vieux :
Auprès de la princeſſe il paroit qu'il s'enflamme.
Ah ! craignez que l'amour n'embraſe trop ſon ame...

CRIARDUS.

Craindrois-je que Scandée...

TROTAS.

Elle pourroit changer ;
J'en ſais plus d'un exemple. Il y faudroit ſonger.

CRIARDUS.

De quels ſoupçons cruels veux-tu ternir ſa gloire ?
Malheureux ! que fais-tu ? Non, je ne puis le croire.

TROTAS.

Je dis que je le crains.

CRIARDUS.

Rejettons loin de nous...
Tu périras, tyran, redoute mon courroux :
Mon bras armé, sur toi vengera cet outrage.

TROTAS.

Ah ! Seigneur ; arrêtez ; s'il entend ce tapage...
On vient ; si c'étoit lui, songez à filer doux,
Pensez à la princesse, enfin pensez à vous.

CRIARDUS.

Puis-je ne pas crier dans ma juste colere ?

TROTAS.

Faut-il pour étonner devenir téméraire ?

CRIARDUS.

De l'honneur s'il vouloit ainsi trahir la foi...
A force de poûmons je lui ferai la loi.

TROTAS.

Si vous vous enrouez...

SCENE II.

SCANDÉE, CRIARDUS, TROTAS.

SCANDÉE, *menée par un chien à la couliſſe.*

Prince, de ma tendreſſe
Je viens vous aſſurer ; mais, Dieux ! quelle triſteſſe !

(*Trotas la mene par ſa robe à Criardus*).

Amour, protége-moi, protége mon vainqueur !
Mais que vois-je, grand Dieu ! quelle eſt cette fureur ?
Quel farouche regard ! d'où vient cette colere ?
Vous ne répondez point : quel funeſte myſtere !
Je comptois avec vous adoucir mes douleurs,
Serois-je ſeule, hélas ! à répandre des pleurs ?
O mon cher Criardus ! parlez : que vais-je entendre ?

CRIARDUS.

Depuis long-tems ici je ſuis à vous attendre ;
Mais Poignardin, Madame, ailleurs vous retenoit ;

De ſon amour, ſans doute, il vous entretenoit :
Qu'il eſt heureux ! il aime, & vous le laiſſez faire.
Qui l'eût dit qu'un rival, un jour, pourroit vous plaire ?
Que vous mépriſeriez un amant tel que moi ?
Que vous pourriez, un jour, me préférer le roi ?

SCANDÉE.

O ciel ? qui moi ? Seigneur !

CRIARDUS.

Ne feignez plus, Madame,
Après tant de ſermens vous trahiſſez ma flamme !
Je vais fuir de ces lieux ; j'abjure mon amour.

SCANDÉE.

Où courez-vous, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je vais perdre le jour.

SCANDÉE.

Vous me quittez, c'eſt vous qui me fuyez, barbare !

CRIARDUS.

Ingrate ! je vous fuis pour descendre au Tartare ;
Les tourmens de l'enfer seront plus doux pour moi
Que la présence, hélas ! d'une femme sans foi.

SCANDÉE.

Soutiens-moi donc, Trotas.

(*Elle tombe dans les bras de Trotas*).

TROTAS.

Elle perd connoissance,
De votre amour jaloux voyez l'extravagance.
Quoi ! sans l'entendre, ainsi faut-il la condamner ?
Prince, regardez-la.

CRIARDUS.

Rien ne peut m'étonner.

(*Il la regarde*).

Comment ? elle se meurt. Quelle aveugle colère !
Malheureux que je suis ! mais, hélas ! comment faire ?

(*Aux genoux de Scandée*).

Scandée, écoutez-moi, regardez votre amant ;

Que ce regard eſt doux ! grands Dieux
qu'il eſt touchant !

SCANDÉE.

Quoi ! je ſuis dans vos bras ! mon bonheur
eſt extrême.
Vous m'aimez donc, Seigneur ?

CRIARDUS.

Oui, oui, oui, je vous aime.

SCANDÉE.

Je craignois de vous perdre, & vous m'ai-
mez toujours !

CRIARDUS.

Oui ! je vous aimerai le reſte de mes jours ;
Croyez-en mes ſermens ; à l'inſtant je le
jure.

SCANDÉE. *Elle ſe leve.*

Eſt-il beſoin, Seigneur, votre parole eſt
ſûre,
Je n'en ſaurois douter ; mais parlons ſen-
ſément,
Nous nous ſommes aſſez livrés au ſentiment :
Quel parti faut-il prendre avec un roi perfide
Qui veut vous outrager ?

CRIARDUS.

Son pere étoit Hercide,

De ma mere l'amant. Sur ſa protection
Du fils j'ai trop compté, je le vois, l'action
De vous aimer le prouve ; & cependant qu'en dire ?
J'en euſſe fait autant : qui vous voit, vous deſire.

TROTAS.

Mais, en parlant ainſi, quel eſt votre projet ?
La princeſſe l'a dit : il faut aller au fait.
Je ne vous comprends pas ; je le vois avec peine,
Vous n'en ſavez pas plus qu'avant toute la ſcene.

CRIARDUS.

Tu raiſonnes très-bien ; je t'aime, cher Trotas,
Aides-nous à ſortir d'un ſi dangereux pas.

TROTAS.

Vous perdez trop de tems en beaucoup de paroles,
En doucereux diſcours, auſſi longs que frivoles ;
Il faut des actions, & non pas des propos ;
La gloire diſparoît dans les bras du repos.
Vous ſavez les regrets du prince votre pere.
Un voiſin orgueilleux chez lui porte la guerre,
Défendez vos états, il vous recevra bien ;
Vous êtes général, ce n'eſt pas être rien.

On

On doit tout à celui qui nous comble de gloire ;
L'hymen couronnera l'amour & la victoire.
Pour Corinthe un vaiſſeau ſe prépare à partir :
Le capitaine eſt ſûr, il voudra vous ſervir ;
Je peux compter ſur lui, c'eſt un ami d'école.
Quittez, quittez le roi ſans dire une parole.

CRIARDUS.

Suivrons-nous, ma princeſſe, un ſemblable projet ?

SCANDÉE.

. . . . . .
Je crois qu'on peut compter ſur un fidel ſujet.
Trotas voit de ſang-froid, on peut ſuivre un tel guide.
Cependant Poignardin . . .

CRIARDUS.

. . . . . Qu'a donc fait ce perfide ?

SCANDÉE.

Que voulez-vous ſavoir ?

CRIARDUS.

. . . . . Comment ? parlez ? eh bien ?
Madame, au nom des Dieux . . .

SCANDÉE.

Je ne dirai plus rien.

TROTAS.

Nous ferons fort inſtruits. Pour moi, je me retire ;
Mais ici le roi vient. Sachons ce qu'il va dire.

SCENE III.

POIGNARDIN, SCANDÉE, CRIARDUS, TROTAS, GARDES.

SCANDÉE (*à part*).

Que va-t-il annoncer !

POIGNARDIN.

Je vous cherchois, Seigneur :
Contre moi votre pere éclate avec hauteur ;
Il prétend m'obliger par la force à vous rendre.

CRIARDUS.

Seigneur, ne craignez rien, je ſaurai vous défendre.

Je vous dois tout, croyez, je vous jure ma foi,
Que vos intérêts ſeuls feront toujours ma loi.
Mais employez le ton du corps diplomatique,
Et faites-lui ſentir qu'en prince politique,
Il doit me recevoir avec empreſſement;
Que j'ai quelques amis, qui, joints à mon talent,
Pourront le ſecourir dans la préſente guerre,
S'il conſent à l'hymen qui ſeul pourra me plaire.
A ces conditions, je ne perds point de tems,
Je m'embarque, Seigneur, je pars.

POIGNARDIN.

. . . . .
Je vous entends.
Je ne veux point ſur moi que l'orage ſe tourne;
Faut-il dans une guerre ici que je m'enfourne,
Qu'imitant Ménélas & ces ſots de Troyens,
Je me brouille pour vous, en prenant ces moyens?
L'ambition jamais, en recherchant la gloire,
Ne priva mes ſujets de manger & de boire.
Un peuple bien portant vaut mieux qu'un peuple mort.

TROTAS.

Ce tyran eſt bon homme, & n'a pas toujours tort.

POIGNARDIN.

Il eſt un ſeul moyen de calmer votre pere,
Et de gagner du tems. Si vous voulez lui plaire,
Croyez-moi, partez ſeul; la princeſſe en ces lieux
Ne craint rien, j'en réponds.

SCANDÉE.

Je reſterois? ô Dieux!
Non, ne l'eſpérez pas, Seigneur, j'ai trop de crainte.

POIGNARDIN.

Madame, ne va pas qui voudroit à Corinthe.
Tous les ports ſont fermés. Le roi, dans ſon courroux,
Pourroit punir ſon fils, en ne frappant que vous.

SCANDÉE.

C'eſt un détour, Seigneur.

CRIARDUS.

Je l'ai prévu, Madame.
Non, non, ne craignez rien, de l'amour qui m'enflamme
Je ſuivrai ſeul la loi.

POIGNARDIN.

Faites ce que je veux.
Preſſez-vous de partir, & laiſſez-nous tous deux.
Si vous me réſiſtiez, vous pourriez me déplaire.

CRIARDUS.

Je connois vos deſſeins, orgueilleux téméraire,
Vous voulez m'enlever l'objet de tous mes vœux;
Je peux vous en punir.

POIGNARDIN.

Quel ton audacieux!

CRIARDUS.

Je ne me connois plus. Dans mon inquiétude,
Si vous nous arrêtez...

POIGNARDIN.

Monſtre d'ingratitude!
Homicide ſerpent rechauffé dans mon ſein;
Vous me percez le cœur, quand je vous tends la main!
Quand je vous ai reçu, vous étiez plus honnête.
Sachez qu'ici je fais ſouvent trancher la tête.
Il ne faudroit qu'un mot... Ne ſoyez pas ſi vain.

Songez à m'obéir, je parle en ſouverain;
Allez, retirez-vous, ſans tant de bavardage.

CRIARDUS.

Et la princeſſe ici?...

POIGNARDIN.

Sortez.

CRIARDUS.

Sur le rivage
Allons nous promener; quand il ſera ſorti,
Nous reviendrons ici pour y prendre un parti.

SCENE IV.

SCANDE'E, POIGNARDIN, GARDES.

POIGNARDIN.

Il fait le bel-eſprit, le prince de Corinthe,
C'eſt par là qu'il ſéduit; mais parlons ſans contrainte,
Il ne me paroît pas aſſez digne de vous.
Ah! dans ces lieux l'amour vous offre un autre époux.
Oubliez Criardus, votre conſtance eſt vaine.

SCANDÉE.

Que me propoſez-vous ? je romprois une chaîne
Qui fait tout mon bonheur, je perdrois en ce jour...

POIGNARDIN.

Non, vous ne perdrez rien. Je veux qu'à mon amour,
En vous donnant du tems, vous deveniez propice,
Je connois votre ſexe, il ne faut qu'un caprice,
Je l'attendrai. Je crois qu'on ne peut faire mieux.
Penſez-y ; Criardus eſt trop ambitieux :
Souvent l'ambition étouffe la tendreſſe.
Eprouvez-le du moins, & ſi ſon amour ceſſe,
Je m'offre à vous venger. Quand on eſt un héros,
Il faut toujours ſavoir être grand à propos.
Ce ſeroit un effort pour un cœur ordinaire ;
Mais vous agrandiſſez quiconque veut vous plaire.

SCANDÉE.

Ah! je crains trop, Seigneur, que ſous cette douceur,
Vous ne cachiez ici quelque affreuſe noirceur.
Je vous le dis peut-être avec trop de franchiſe,

Mais la crainte en ces lieux doit m'être un peu permise.
Si cela vous déplaît, ah ! laissez-moi partir,
Et ne me forcez pas, enfin, à vous haïr.

POIGNARDIN.

Connoissez mes projets, je deviens inflexible,
Votre amant périra, si vous n'êtes sensible.
J'ai feint que Criardus étoit redemandé,
Et que pour son départ tout étoit commandé :
A mes justes fureurs rien ne peut le soustraire,
Il sera poignardé, si vous m'êtes contraire,
Si vous ne m'accordiez l'objet de tous mes vœux,
Ce cœur que je desire...

SCANDÉE.

Ah ! quel projet affreux !

POIGNARDIN.

Si je suis un époux, c'est l'effet de vos charmes,
De leur vaste pouvoir, je tiens en main les armes
Qui porteront la mort au sein de votre amant.
Voyez, délibérez, ce n'est qu'en m'épousant...

SCANDÉE.

Monstre que je déteste ! en vain tu pourrois croire

Qu'un hymen odieux pourroit ternir ma gloire.
Ah ! loin d'y conſentir, pour fuir un pareil ſort,
Dans les flots de la mer j'irois chercher la mort.

POIGNARDIN.

Si vous la préférez, vous êtes la maîtreſſe ;
C'eſt à vous d'y penſer ; Madame, je vous laiſſe.

SCANDÉE.

Ah ! Seigneur, arrêtez... Criardus périra ?

POIGNARDIN.

Je plains ſon triſte ſort ; mais qu'y faire ? il mourra.
Puiſque vous le voulez.
(*Il ſort*).

SCENE V.

SCANDE'E.

O Dieu ! comment la foudre
N'éclate-t-elle pas pour le réduire en poudre !
Grands Dieux ! ſecourez-moi, grands Dieux ! ſecourez-nous !
Lancez ſur ce tyran vos plus funeſtes coups !

SCENE VI.

SCANDE'E, CRIARDUS.

CRIARDUS.

Il eſt parti le roi : je puis donc reparoître.
Qu'avez-vous fait, Madame, & que dit donc ce traître ?
Quel que ſoit ſon projet...

SCANDÉE.

Son projet ?

CRIARDUS.

Sûrement.

Auroit-il su vous plaire, est-il heureux amant ?

SCANDÉE.

Que voulez-vous savoir ?

CRIARDUS.

Pourquoi toujours vous taire ?
Ceci me lasse, enfin ; je veux de ce mystere
Etre mieux éclairci ; parlez, l'aimeriez-vous ?
Ah ! si je le croyois... S'il devient votre époux !...

SCANDÉE.

Lui, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je ne sais ; mais cette peine extrême,
Ce silence obstiné...

SCANDÉE.

Comment croit-on que j'aime
Un mortel odieux qui fait tout mon malheur ?
Vous ajoutez, cruel, encor à ma douleur !
Ah ! terminons des jours qui doivent faire envie,
Des jours trop malheureux !

CRIARDUS.

Vous me feriez ravie ?

SCANDÉE, *ſe jettant ſur l'épée de Criardus.*

Je veux de cette épée enſanglanter mon ſein,
Puis vous la préſenter ainſi qu'à ce Romain
Dont vous ſavez l'hiſtoire.

CRIARDUS.

Eh ! pourquoi ce caprice ?
S'il faut pour notre amour qu'ici quelqu'un périſſe,
Ce doit être le roi : dites ce qu'il a fait.
Vous verrez que ſon ſang lavera ſon forfait,
Parlez, ne craignez rien.

SCANDÉE.

Il pourroit nous entendre.
Venez, éloignons-nous, je vais tout vous apprendre ;
Puiſque vous le voulez, je ne me tuerai pas,
Je vous rends votre épée.

CRIARDUS.

En la prenant, hélas !
J'admire cet excès de votre complaiſance !
Amour, de ſes vertus deviens la récompenſe.

SCANDÉE.

Vous oubliez, Seigneur, en formant tous ces vœux,

Que Poignardin...

CRIARDUS.

Trotas doit venir en ces lieux,
Par lui par ſes conſeils, nous devons nous conduire,
A l'art de tout prévoir, il joint l'art de ſéduire;
Il a l'eſprit d'intrigue, & c'eſt heureux pour nous,
Qui ſommes amoureux, furieux & jaloux.

SCANDÉE.

Mais le tyran long-tems vous laiſſe tête-à-tête!

CRIARDUS.

Je n'en ai jamais vu qui ne fût un peu bête.
Ah! que je ſuis charmé d'avoir fait notre paix!
Mais je crois que Trotas n'arrivera jamais.
Suivant ce qu'il dira, nous pourrons nous conduire,
Et ſi vous m'en croyez, nous irons en Epire.

SCANDÉE.

Ne parlez pas trop haut, j'entends quelqu'un venir.
Il faut...

CRIARDUS.

Ah! c'eſt Trotas.

SCENE VII.

CRIARDUS, SCANDE'E, TROTAS.

CRIARDUS.

Dis, pourrons-nous partir ?
Réponds, & promptement.

TROTAS.

Je ſuis tout hors d'haleine;
Vous m'avez fait courir, & ce n'eſt pas ſans peine;
Mais pour vous j'aurois fait un bien plus grand effort.
Un arrêt, dans l'inſtant, ordonne que du port
On ne laiſſe ſortir ni vaiſſeau, ni galere.

SCANDÉE.

O Dieux ! quelle nouvelle !

CRIARDUS.

O ciel ! comment donc faire ?

SCANDÉE.

Comment fuir de ces lieux ?

CRIARDUS.

Il n'y faut plus penſer.

SCANDÉE.

Grands Dieux ! ſecourez-nous.

TROTAS.

Il faut, ſans balancer,
Prendre un parti très-prompt, le ſeul qui ſoit à prendre,
Et que je vous dirai, ſi vous voulez m'entendre.
Il pourra vous paroître un tant ſoit peu fâcheux ;
Mais c'eſt fort peu de choſe, il n'eſt point dangereux :
De l'inventif Ulyſſe il auroit le ſuffrage,
Puiſqu'il peut vous ſouſtraire au tyran, à ſa rage.

CRIARDUS.

Ah ! tu nous fais languir : apprends-nous ton deſſein ;
Je crains à tout moment de revoir Poignardin ;
S'il alloit nous ſurprendre !

TROTAS.

Il eſt loin, je le quitte,
Et, ſans perdre un inſtant, je ſuis venu fort vîte.

Ainſi ne craignez rien. Devinez mon projet;
C'eſt pis qu'un logogriphe.

CRIARDUS.

Il eſt tems, en effet,
De s'amuſer ainſi.

SGANDÉE.

Je crains & je deſire
De ſavoir les moyens...

TROTAS.

Je m'en vais vous les dire.
C'eſt un vaiſſeau marchand qui vous tranſportera
Aux lieux que vous voudrez, & quand il vous plaira.
Comme dans tous les ports on fait la contrebande,
Malgré les ſoins actifs de celui qui commande,
On vous embarquera dans ce vaiſſeau marchand:
Le capitaine, enfin, pour partir vous attend.
Ce qui le détermine...

SGANDÉE.

Eh bien?

TROTAS.

N'eſt pas le lucre.

CRIARDUS.

Mais comment nous cacher ?

TROTAS.

Dans une tonne à ſucre.

CRIARDUS.

Elle nous contiendroit ?

TROTAS.

Je m'y tiens tout debout.

CRIARDUS.

On ne peut pas mieux dire ; il a réponſe à tout.
Ne différons donc pas. Faut-il long-tems attendre ?
Cher Trotas, dis-le nous.

TROTAS.

On eſt allé la prendre,
Elle doit être ici.

SCANDÉE.

Je crains les maux de cœur.
Comment l'amene-t-on ? la roule-t-on, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je l'ignore.

TROTAS.

Non, non ; c'eſt ſur une voiture
Qu'on la tranſportera ; c'eſt moi qui vous l'aſſure
Ne différez donc plus, tout va combler vos vœux ;

SCANDÉE.

Je ne puis me flatter qu'un eſpoir trop heureux...

TROTAS.

Le jour fuit à propos ; mais il faut prendre garde....

CRIARDUS.

Acheve, parle donc.

TROTAS.

Que l'on ne vous regarde ;
Que quelque ſurveillant, caché près de ces lieux,
En vous voyant ſortir ne vous ſuive des yeux ;
Enfin, qu'on ne vous voie entrer dans cette tonne.
Juſqu'à préſent ici je n'apperçois perſonne.
Partez.

CRIARDUS.

Enfin, Madame ...

SCANDÉE.

Ah! point de compliment! Je redoute, Seigneur, tous les retardemens.

CRIARDUS, *tendant la jambe.*

Donnez-moi donc la main. Dans ce moment prospere,
Je crois que le tyran rugira de colere;
Que je voudrois le voir dans toute sa fureur!

SCANDÉE.

Finissez ces discours, je crains quelque malheur.

SCENE VIII, & *derniere.*

CRIARDUS, POIGNARDIN, SCANDÉE, TROTAS.

POIGNARDIN (*à part*).

Par un avis secret que l'on a su me rendre,
J'ai sur tous leurs complots, & je viens les surprendre.

(*Il frappe Criardus & Scandée*).

Oui, traîtres, vous mourrez. Elle meurt! Ils ſont morts!
Ah! qu'ai-je fait? ô Dieu! (*Il ſe tue*). Je répare mes torts.

TROTAS *ramaſſe le poignard, & il eſſaie de ſe tuer.*

Je ne me tuerai point, j'apprendrai l'orthographe,
Pour leur faire en beaux vers une belle épitaphe.

Chacun joue de ſon reſte.

Fin du cinquieme Volume.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

L'Aveugle avare.	Page 1
Le Chanoine de Reims.	39
Le ſot Héritier.	79
Le Fripon Orgueilleux.	137
Les Voyageurs.	189
Les Ennuis de la Campagne.	239
Criardus & Scandée.	275

Fin de la Table du cinquieme Volume.